



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

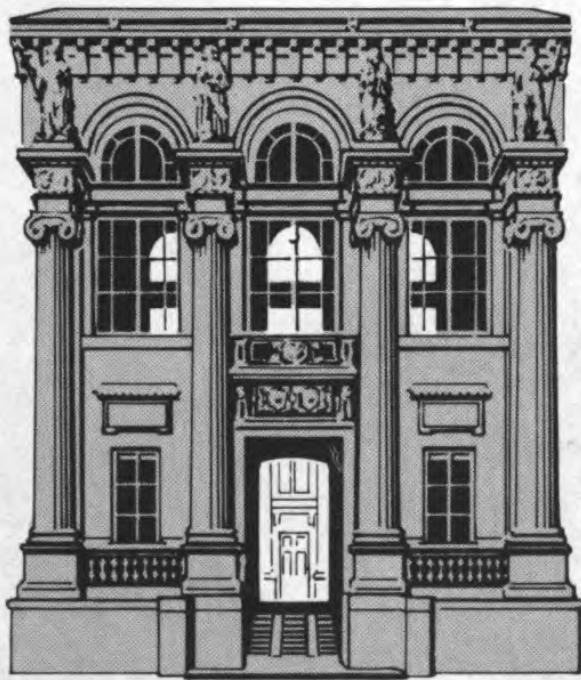
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



TAYLOR  
INSTITUTION  
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

Vet. Fr. III. A. 1420



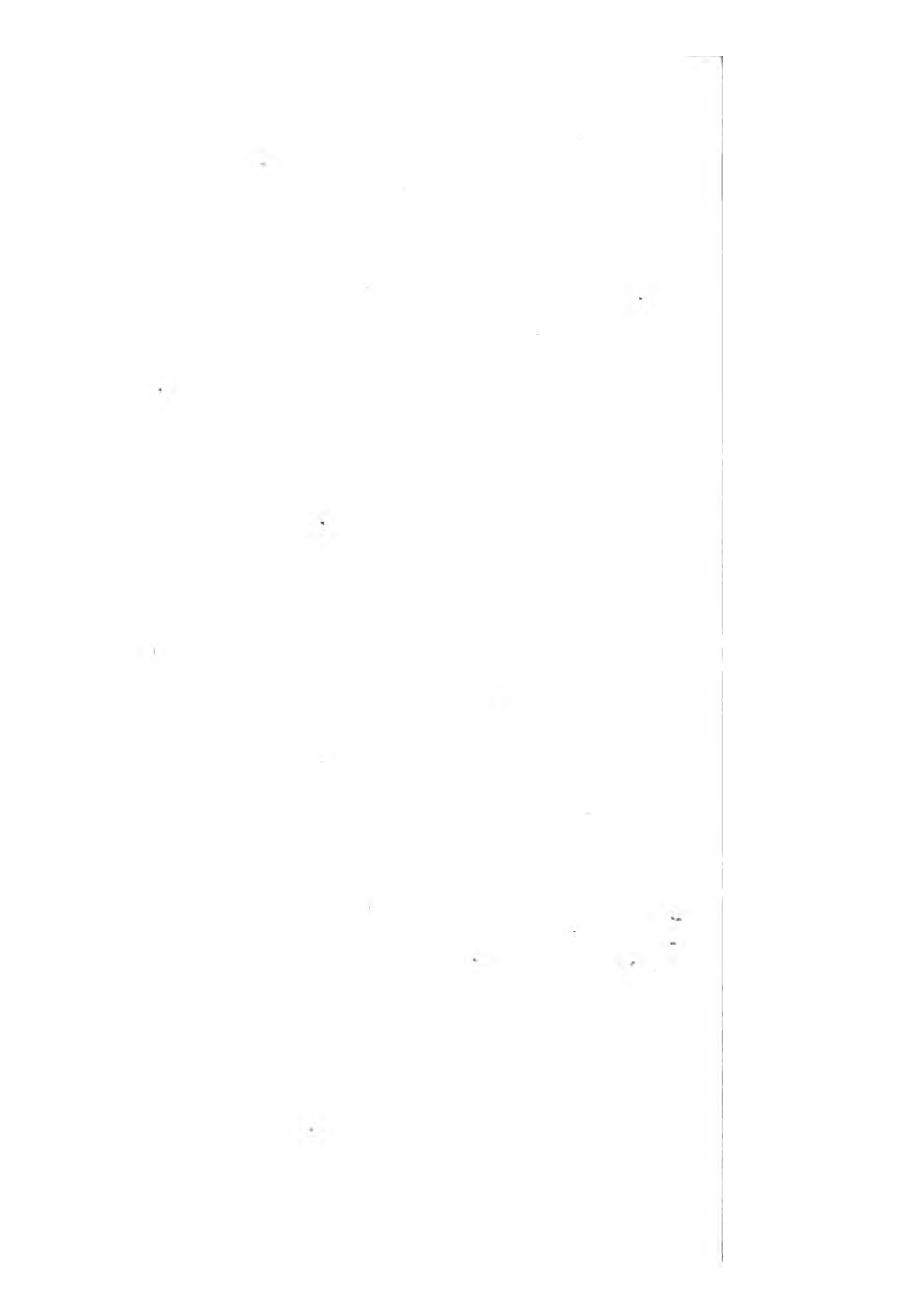


597

cc

P27

ms. b  
11 4



**POÉSIES**  
**DE**  
**MAYNARD**



**TIRÉ A CENT HUIT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS :**

*100 sur papier de Hollande,  
5 sur papier de Chine,  
3 sur peau vélin.*

---

N<sup>o</sup> 56.

---

**POÉSIES DIVERSES**  
DE FRANÇOIS  
**DE MAYNARD**

*Non recueillies dans le volume de ses Œuvres  
publiées en 1646*

**ET VERS INÉDITS DU MÊME AUTEUR**

PUBLIÉS ET ANNOTÉS

PAR

**PROSPER BLANCHEMAIN**

de la Société des Bibliophiles français

---

**GENÈVE**

**CHEZ J. GAY ET FILS, ÉDITEURS**

---

1867



TAYLOR INSTITUTION

UNIVERSITY  
11 FEB 1992  
OF OXFORD

LIBRARY

# POÉSIES DIVERSES

DE MAYNARD

—  
VERS EXTRAITS DU  
*PARNASSE DES PLUS EXCELLENTS*  
*POÈTES DE CE TEMPS*

Paris, Guillemot, 1607, 2 vol. in-12.

—  
REGRETS D'UNE GRANDE DAME (1)  
SUR LA MORT DE SON SERVITEUR

Il faut que par mes cris je rompe mon silence ;  
L'ennuy qui me possède a trop de violence  
    Pour ne se monstrier pas,  
Et l'esprit de Damon étoit trop plein de charmes,  
Pour craindre que ce soit une honte à mes larmes  
    D'honorer son trépas.

(1) Cette grande dame est Marguerite de France, reine de Navarre, première femme de Henri IV. — En 1605, six ans après la dissolution de son mariage, elle revint demeurer à Paris. Quoique âgée de 52 ans, elle eut encore des aventures galantes et ensanglantées par la jalousie. Le 5 Avril 1606, Saint-Julien, son écuyer, qu'elle aimoit passionnément, fut assassiné à la portière de son carrosse par un autre de ses gentilshommes, âgé de 18 ans seulement, et qui eut la tête tranchée le lendemain. — Ce fut à l'occasion de ce meurtre que Maynard fit cette pièce et la suivante, dont le sujet lui avoit été fourni, sans doute, par la princesse elle-même.

Ceux qui ne savoient point qu'une amour pure et sainte  
Avoit à ses vertus, d'une louable estrainte,

Mon désir attaché,

Blasmeront mes pensers d'en garder la mémoire  
Et me reprocheront ce qui me tourne à gloire  
Tout ainsi qu'un péché.

Mais bien qu'à tout propos leur malice me blasme,  
Et qu'ils versent sur moy tout ce que dans leur âme

Ils couvent de poison,

Je ne celeray point le regret que je porte ;  
Car ne seroit-ce pas pour une amour si forte  
Avoir trop de raison.

Je veux, mon cher Damon, que d'une longue trace  
Les ondes de mes pleurs coulent dessus ma face,

Et que de leur débord

Il naisse des ruisseaux qui, par un sourd murmure,  
Semblent toujours parler de l'estrange aventure  
Qui t'a donné la mort.

De tant de grands malheurs obstinez à me nuire,  
Et qui, depuis le jour que premier je vis luire,

Me suivent de si près,

Celui qui de mes sens a plus troublé le calme,  
C'est la cruelle fin par qui ma belle palme  
Se transforme en cyprès.

Ce coup me touche bien d'une si rude atteinte,  
Que tout en mesme temps l'espérance et la crainte

Il bannit loing de moy ;

Car quel heur assez grand peut adoucir ma peine,  
Et quelle cruauté me peut estre inhumaine,  
Après un tel é moy ?

Comme lorsque le jour se retire dans l'onde,  
Et que d'un voile obscur la nuit couvre le monde,  
Rien ne paroist si beau ;  
Ainsy, mon clair soleil, il n'est rien qui me plaise  
Depuis que le destin, ennemy de mon aise,  
Me cache ton flambeau.

La cour que j'aimois tant m'est funeste et déserte,  
Soit qu'elle porte encor le regret de ta perte,  
Dont tous les beaux esprits  
Ont esté traversez de poignantes épines,  
Soit qu'elle ait emprunté de tes grâces divines  
Sa lumière et son prix.

Bref ! les plus beaux objets augmentent mon martyre,  
Et si j'ay du plaisir, c'est quand je me retire  
Loin du bruit et du jour,  
Dans les coins plus cachez d'une demeure sombre,  
Où par mes hauts soupis, j'appelle ta chère ombre  
Et luy parle d'amour.

En vain tant de muguets taschent à me reprendre.  
On ne verra jamais ma liberté se rendre  
Sous un second vainqueur ;  
Car, outre que ma foy ne peut souffrir ce change,  
Comment aux lois d'amour veut-on que je me range,  
Si la tombe à mon cœur !

Ah ! tombeau bien-aimé, qu'à regret j'abandonne,  
Prends ce dernier baiser que ma bouche te donne,  
Avec tant de sanglots ;  
Et puisqu'à mon désir la puissance est ostée,  
Rends-les à ce beau corps, qu'une fin trop hastée  
A dans ton sein enclos.

Mais, hélas! ce n'est point ton marbre qui l'enserme  
 Pour esclairer au ciel, il a quitté la terre  
     D'où son œil voit l'ennuy  
 Que, depuis son trépas, dans mon âme je garde.  
 Avecques desplaisir qu'icy-bas je retarde  
     Si longtemps après luy.

Mais je n'y seray guère, ô ma belle pensée!  
 Car de tant de travaux ma vie est oppressée,  
     Qu'il faudra que mes yeux  
 Soient bientost obscurcis d'une nuit éternelle,  
 Si ce n'est que je sois en ce monde immortelle,  
     Comme toy dans les cieux.

Esprits, dont le discours sans cesse m'importune,  
 Qui taschez de guérir le corps que la fortune  
     M'a donné sans pitié,  
 Je ne sçaurois durer en votre compagnie;  
 Allez en autre part user de tyrannie,  
     Soubs ombre d'amitié!

Vous voulez que je fasse une chose impossible,  
 Que, tout ainsy qu'un roc, je me rende insensible  
     Aux effects du malheur,  
 Moy, qui porte un esprit de si tendre nature,  
 Que ce qui n'est à tous qu'une foible pointure  
     M'est beaucoup de douleur.

Que je n'entende plus tant de propos frivoles :  
 Mon mal n'est pas de ceux que de belles paroles  
     Ont pouvoir de guérir.  
 Pour me rendre à jamais de tant d'ennuis délivre,  
 Il faudroit que le ciel fist mon Damon revivre.  
     Ou qu'il me fist mourir!

## STANCES

## SUR LE MESME SUBJECT

L'on ne s'attende point de veoir jamais finir  
La douleur que je porte.

Le temps et la raison la feront devenir  
D'heure en heure plus forte.

Car les mains de la Mort ayant fermé cet œil  
Dont j'adorois les charmes,

Comment pourroit le mien, pour un si juste deuil,  
Espandre assez de larmes ?

Non, non, je veux passer le reste de mes jours  
La bouche aux cris ouverte,

Et si, je crains encor qu'ils me seront trop courts  
Pour bien plaindre ma perte.

Damon ! mon cher Damon ! n'admire plus des cieux  
La parfaite structure ;

Mais regarde ça bas, et voy comme mes yeux  
Baignent ta sépulture.

Voy que je ne suis plus celle qui fut d'appas  
Autrefois si pourveue,

Qu'on estimoit partout, et qui ne pouvoit pas  
Sans amour estre veue !

Voy comme je n'ay plus ces aimables clartez  
Pour qui de si grands princes

Accouroient de si loin m'offrir leurs libertez,  
Avecques leurs provinces !



Voy ma face si triste et mes traicts si paslis,  
Qu'on ne me peut cognoistre ;  
Voy comme on ne voit plus les roses et les lys  
Dessus mon front paroistre.

Tes yeux, en se fermant à leur dernier sommeil,  
Ma couleur ont ravie ;  
Car c'estoient les rayons qui servoient de soleil  
Au printemps de ma vie.

Mais peut-il estre vray que ces yeux, mes vainqueurs  
En l'amoureuse guerre,  
Qui sembloient n'estre faits que pour blesser les cœurs  
Ne soient qu'un peu de terre !

Est-il vray que le ciel soit si plein de courroux,  
Que ces lèvres de roses,  
Où se formoient des ris et des propos si doux,  
Pour jamais se soient closes ?

Est-il vray que ce front qui de toute vertu  
Portoit les vives marques,  
Soit dedans un cercueil fièrement abattu  
Par l'injure des parques ?

Ce coup, par qui la Mort de ta jeune vigueur  
Remporte la victoire,  
Me semble si perfide et si plein de rigueur  
Que j'ai peine à le croire.

Mais je ne crois que trop de la fatalité  
L'ordonnance inhumaine ;  
Car si mon cœur avoit plus de crédulité,  
Il auroit moins de peine !

Damon ! tu ne vis plus ! desja le nautonnier  
Des eaux mortes et sombres  
A, de tes belles mains, retiré le denier  
Qu'il exige des ombres.

Sa barque t'a conduit aux champs des bienheureux,  
Où ton âme raconte,  
Attirant après soy les esprits amoureux,  
Ta mort cruelle et prompte.

Tu leur monstres ton cœur, pour leur faire pitié,  
Que la main d'un perfide,  
Presque dedans mes bras, ouvrit par la moitié  
D'une balle homicide.

Ton cœur qui méritoit, gravé de mon portrait,  
Une atteinte plus douce  
Et qui ne devoit pas estre pointé que du traict  
Qu'Amour porte en sa trousse.

Puis tu dis de quels feux nos cœurs furent espris,  
Et quelle fut l'estraincte  
Qui, depuis si longtemps, avoit de nos esprits  
La liberté contraincte.

Puisses-tu bien souvent tenir de tels discours,  
O ma plus chère gloire,  
Et puisses-tu, sans fin, de nos saintes amours  
Conserver la mémoire !

De moy, je jure icy ton œil jadis si beau,  
Ores clos de ténèbres,  
Que les feux de mon cœur seront de mon tombeau  
Les lumières funèbres.

## SUR LA MORT DE L'EXCELLENT SCULPTEUR

## PILON

Pilon, l'injustice des cieux  
 T'a donc retiré de ces lieux,  
 Et ton œil est couvert d'un ténébreux nuage,  
 Pour ne voir jamais plus le jour.  
 Eusses-tu taillé ton image,  
 Avant que de partir de ce mortel séjour !

Ta main t'eust si bien exprimé,  
 Que la mort auroit estimé  
 Cest effect de ton art un effect de nature.  
 Ainsy elle eust faict son effort  
 A l'encontre de ta figure ;  
 Et toy, franc du péril, tu ne serois pas mort.

## EN FAVEUR DE FRANCLANE

## STANCES

N'ay-je pas sujet de blasmer  
 Le destin qui me fait aymer  
 Les beautez qu'en vous on admire ?  
 Puisque je n'ay pas le pouvoir  
 De vous raconter mon martyre,  
 Lorsque j'ay le bien de vous voir.

Hélas ! au lieu de discourir  
 Des peines qui me font mourir,  
 Il faut les cacher et les taire ;  
 Et, par respect et par raison,  
 Me feindre libre et volontaire,  
 Quand vous me tenez en prison.

D'emprunter le discours d'autrui  
Pour faire entendre mon ennuy,  
Je treuve foible ce remède;  
Car de vivement figurer  
L'effort du mal qui me possède,  
On ne le peut sans l'endurer.

---

## CHANSON

Bien que vos yeux brûlent mon âme,  
Belle Phillis, je vous promets  
De recéler si bien ma flamme  
Qu'on ne la cognoistra jamais.

Je tiens ma bouche si bien close  
Que mesme au plus fort des douleurs,  
D'un soupir seulement je n'ose,  
Donner de l'air à mes chaleurs.

Non ! jamais on ne m'entend plaindre,  
Quoique je brusle nuict et jour ;  
Si bien qu'il ne vous faut point craindre  
Que je parle de mon amour.

Craignez plustost que ma poitrine  
Ne s'ouvre à tant de feux ardans ;  
Car lors vostre image divine  
Se verroit empreinte au dedans.

---

Celuy qui, comme moy, vous voit et vous contemple,  
Et dedans son esprit ne dresse point un temple  
Aux vertus dont vostre âme est le plus doux séjour,  
Pour vous offrir son cœur ainsy qu'une victime,  
Est indigne de vivre, et faut que l'on estime  
Qu'il est invulnérable aux atteintes d'amour.

Beauté, qui de beautez estes si bien pourveue,  
Que vous rendez heureux celuy de qui la veue  
Peut sans fléchir ailleurs vos regards soustenir,  
Le jour de vos beaux yeux dans les astres le guide,  
Et le purifiant par le feu, comme Alcide,  
Vous le faites enfin immortel devenir.

Puis donc que les destins vous ont faite si belle,  
Vous craignez sans sujet qu'une humeur infidèle  
Puisse de vos liens délivrer ma raison.  
D'ailleurs mon cœur n'est pas si rude et si sauvage,  
Pour vouloir s'affranchir d'un si digne servage,  
Quand mesmes il tiendrait les clefs de sa prison.

Perdez cette créance et vivez assurée  
Que ma foy vous sera d'éternelle durée,  
Et que vostre œil divin servira de flambeau,  
Alors que de mes jours la course infortunée  
Par la rigueur du sort se verra terminée,  
Pour esclairer mes pas en la nuit du tombeau.

Heureux si mon amour peut mériter la gloire  
De loger à jamais dedans vostre mémoire,  
Quand je seray privé de la clarté des cieux ;  
Et si par la pitié vos rigueurs sont contraintes  
D'honorer mon malheur de larmes et de plaintes,  
Afin de tesmoigner que je meurs pour vos yeux.

Quel excès de fureur trouble ma fantaisie,  
Qui change mon amour en une frénésie,  
Et qui trop vainement me pousse à désirer  
De voir couler un jour, dessus ma sépulture,  
Les pleurs de deux beaux yeux, que les mains de nature  
Ont fait pour brusler tout et non pas pour pleurer.

Non ! non ! c'est le désir d'une âme trop hautaine.  
Il suffit que pour vous j'endure de la peine,  
Afin de me punir d'avoir trop entrepris.  
Vos fiertez m'ont donné les tourments en partage ;  
Me flatter de l'espoir d'un plus grand avantage,  
Ce seroit justement mériter vos mespris.

---

## PLAINTE D'INCONSTANCE

### STANCES

Florize, qui devez croire  
Que vostre plus grande gloire  
Est celle de m'avoir pris,  
Vostre humeur est bien volage,  
D'avoir rompu le cordage  
Qui captivoit nos esprits.

En mérite je précède  
Cet amant qui vous possède  
Par ce nouveau changement,  
D'une si longue distance  
Qu'on dit qu'en cette inconstance  
Vous estes sans jugement.

Vous portez un cœur de glace,  
Où l'amour n'a point de place  
Et qui suit les nouveautéz,  
Si, sans respandre des larmes,  
Il vous ressouvient des charmes  
De nos douces privautez.

Tant de faveurs amoureuses  
Où nos âmes bien heureuses  
Treuvoient de si doux appas,  
Sont-elles en vos pensées  
Si promptement effacées  
Pour ne les regretter pas ?

Tant de veilles favorables,  
A nos cœurs plus désirables  
Que la lumière du jour,  
Font-elles pas que vostre âme  
Se donne mesme du blasme  
D'avoir faussé nostre amour ?

De moy, sans cesse j'en pleure  
Et maudis le jour et l'heure  
Qui changea vostre désir ;  
Car loin de vous je ne treuve,  
Quelque chose que j'épreuve,  
Rien qui me doune plaisir.

Revenez, belle inhumaine,  
Prendre pitié de ma peine,  
Et, pour loyer de ma foy,  
Quittez cette amour nouvelle  
Et vous monstrez infidelle  
Aux autres ainsy qu'à moy.

Vostre serment vous oblige  
 De guérir ce qui m'afflige  
 Si vous révèrez les cieux,  
 A qui (quoique l'on en die)  
 L'amoureuse perfidie  
 Est crime fort odieux.

---

 STANCES AUX DAMES (1)

Beautez, plus divines qu'humaines,  
 Qui des âmes les plus hautaines  
 Estes l'espoir ambitieux,  
 Nostre gloire n'est pas petite,  
 D'avoir les soleils de vos yeux  
 Pour tesmoins de nostre mérite.

Qu'on n'attende de nos espées  
 Dans les eaux d'Achéron trempées,  
 Que des carnages inhumains ;  
 La présence de vos merveilles  
 Oblige-t-elle pas nos mains  
 A des vaillances sans pareilles ?

Vous verrez de quelle tempeste  
 Nous sçavons foudroyer la teste  
 De ceux qui s'arment contre nous,  
 Pour ne sçavoir pas qui nous sommes ;  
 Et qu'eschapper à nos courroux  
 N'est pas un ouvrage des hommes.



(1) Ces vers ont été faits évidemment pour le Ballet des Amadis, dont on retrouvera plus loin d'autres fragments. Ce sont des chevaliers prêts à combattre qui s'adressent aux dames.



Ou vous n'estes pas généreuses,  
Ou vous deviendrez amoureuses  
De nos courages indomptez,  
Et confesserez que nos armes  
Ont (de mesme que vos beautez)  
Un infini nombre de charmes.

De nous, à qui n'est-il visible  
Que si rien nous est impossible  
C'est de ne vous adorer pas :  
Soit nostre gloire ou nostre blâme,  
Nous confessons que ces appas  
Se sont faits les rois de nostre âme.

Cessez d'avoir l'humeur cruelle,  
Et d'une conquête si belle  
Ne méprisez pas les lauriers ;  
Car ce n'est pas chose commune  
Que de captiver des guerriers,  
Qui commandent à la fortune.

Ne refusez pas nos hommages,  
En croyant que dans nos courages  
Bellone seule fait séjour.  
C'est en eux que le ciel resserre  
Et de la douceur pour l'amour  
Et de la fierté pour la guerre.

Si vous recevez nos services,  
O ! quelles aymables délices  
Avons-nous sujet d'espérer !  
Et quelle peine aura l'envie  
A s'empescher de murmurer  
Contre l'aise de nostre vie !

Loin, bien loin ces plaintes vulgaires  
Que les hommes ne durent guères  
En une mesme volonté !  
Vostre beauté, qui nous inspire,  
Nous donne une fidélité  
Sur qui le temps n'a point d'empire.

Nous avons acquis la louange  
De n'estre point subjects au change.  
Nos cœurs ce sont des diamants  
Où toute fermeté se treuve.  
Dessous l'arc des loyaux amants  
N'en avons-nous pas fait la preuve ?

---

### ÉPIGRAMME

Icy gist, au teint de mégère,  
Perrette qui fut plus légère  
Que n'est une coque de noix.  
Les ans l'avoient tant consumée  
Qu'elle ne vivoit qu'en la voix,  
Comme la sybille Cumée.

---

### SONNET

A quoy sert, dites-moy, la royale fabrique  
De ces grands bastimens qui ravissent les yeux  
Par les divers esclats des marbres précieux  
Que les excès du luxe ont tirez de l'Afrique ?

Plus le faste arrogant d'un Louvre magnifique  
 Approche du soleil son front audacieux,  
 Plus il se fait voisin de la fureur des cieus,  
 Et plus sa vanité rend sa honte publique.

Misérable mortel, l'effort de peu de jours  
 Sous l'herbe cachera la hauteur de ces tours  
 Qui menacent les dieux d'une seconde guerre;

Et le soudain malheur de ce pompeux orgueil,  
 T'accablant dessous luy, fera voir à la terre  
 Qu'un superbe palais n'est qu'un pesant cercueil.

—

## SONNET

Demeure encore au lict, belle et pompeuse Aurore,  
 Sans venir aux mortels ta lumière apporter ;  
 Puisque ses plus doux fruits Amour me fait goûter  
 Entre les bras ayez de celle que j'adore.

Mais quoy ! c'est vainement que ta grâce j'implore ;  
 Mes vœux ne peuvent pas ton voyage arrester ;  
 Voire mesme on diroit que pour me tourmenter,  
 De ses plus clairs rayons ton visage se dore.

Si c'est le desplaisir de coucher au costé  
 D'un jaloux (1) à qui l'âge a tout pouvoir osté,  
 Qui te faict si matin commencer ta carrière,

Pourquoy suis-je privé de ta douce faveur ?  
 Fut-ce par mon conseil, diligente courrière,  
 Que tu fus espousée à ce fascheux rêveur ?

(1) Le vieux Titon.

## SONNET

Rochers, par qui ce bois est si fort solitaire  
Qu'il en est effroyable au peuple d'alentour,  
Je veux vous raconter ma peine et mon amour,  
Qu'aux lieux plus fréquentez le respect me fait taire.

Ceste rare beauté dont je suis tributaire,  
Sans consoler mon cœur de l'espoir du retour,  
De ses yeux tout divins m'a dérobé le jour  
Par l'extresme rigueur d'un départ volontaire.

Si c'est pour esprouver quel sera le tourment  
Qui me doit travailler en cest éloignement,  
Veu l'estat où je suis, la preuve est trop cruelle.

Le mal qui me travaille est si grand et si fort  
Que si plus de trois jours le ciel m'esloigne d'elle,  
Je luy tesmoigneray mon amour par la mort.

---

STANCES POUR UNE ABSENCE

L'ennuy que depuis le moment  
De vostre dur esloignement,  
Mon esprit amoureux supporte,  
Ma Philis, n'a point de pareil.  
Toute joye en mon cœur est morte,  
Et mes jours n'ont plus de soleil.

Je suis à telle extrémité,  
De peine et de calamité,  
Qu'il n'est rigueur que je n'oblige  
A me donner du reconfort;  
Et du moindre mal qui m'afflige  
Je n'attends rien mieux que la mort.

Le désespoir me fait la loy;  
La raison ne peut rien sur moy,  
Et si ma rage estoit suivie  
En ses mouvemens inhumains,  
Dans le sang mesme de ma vie  
On me verroit tremper les mains.

Mais non; j'aurois beaucoup de tort  
De me porter à cet effort;  
Ma gloire en seroit offensée.  
Mon souvenir me tue assez,  
Offrant enfin à ma pensée  
L'image des plaisirs passez.

Belle cause de mon trépas,  
En l'absence de vos appas,  
J'ay l'humeur si noire et si trouble,  
Que je n'ayme rien que les bois,  
Où j'entends l'écho qui redouble  
Les derniers accens de ma voix.

C'est dans un antre déserté  
Que je trouve la liberté  
De soupirer en mes alarmes;  
Et n'est rien que je prise moins  
Que les tristesses et les larmes  
Qui veulent avoir des tesmoins.

Pleurer partout c'est aux esprits  
Qui, sans mal et sans estre pris,  
Font en amour les idolâtres,  
Et dont la folle ambition  
Se plaist à chercher des théâtres  
Aux feintes de leur passion.

Les cœurs vivement tourmentez  
Ne font pas aux lieux fréquentez  
Paroistre leur impatience ;  
Ils ayment un obscur séjour  
Et seulement leur conscience  
Connoist l'estat de leur amour.

O beauté ! qui me captivez,  
A ces rochers haut élevez  
Sur qui les hivers font descendre  
Les injures de leur courroux,  
Comme s'ils me devoient entendre,  
Je ne fais que parler de vous.

N'est-ce pas d'un sens desréglé  
Et d'un esprit bien aveuglé  
Un tesmoignage fort visible,  
Que de chercher peu sagement,  
En une matière insensible  
Du discours et du jugement !

Toute prudence me défaut ;  
L'inquiétude qui m'assaut  
Me fait monter dessus les faistes  
Des tours les plus proches des cieux,  
Pour savoir si, jusqu'où vous estes.  
Je pourrois envoyer mes yeux.

Tousjours mes regards sont tournez  
Vers ces monts, où vous séjournez,  
Qui n'ont point de si dure glace,  
En leurs hyvers plus rigoureux,  
Que vostre beauté ne defface  
Si tost qu'elle esclaire sur eux.

Destins, qui disposez de tout,  
Jamais ne verray-je le bout  
Des ennuis qui me font la guerre ?  
Quoy ! tousjours vostre inimitié  
Veut-elle qu'aux yeux de la terre  
Je sois un objet de pitié ?

Vivray-je sans fin malheureux,  
Loin de ce visage amoureux  
Dont la fraîcheur fait honte aux roses ?  
Mes nuicts seront-elles sans jour ?  
Non ! non ! comme les autres choses,  
Les félicitez ont leur tour.

Le Ciel lassé de mon malheur  
Et des plaintes dont ma douleur  
Ses divinitez importune,  
Me donnera tant de plaisirs  
Qu'enfin je verray ma fortune  
Monter plus haut que mes désirs.

---

## STANCES POUR UNE ABSENCE

Doncques le Ciel inexorable  
Vent que je vive misérable  
Loin des yeux que je tiens si chers,  
En ce lieu triste et solitaire,  
Où je suis contraint de me taire,  
Si je ne parle à des rochers.

O ! que la fortune des hommes,  
Qui vivent au temps où nous sommes,  
Dessend d'un volage destin !  
A peine la plus assurée  
Peut-elle estendre sa durée  
Depuis le soir jusqu'au matin.

L'âme d'aise et d'amour ravie,  
Naguères je passois ma vie  
Parmy ces plaisirs immortels,  
Dont on voit que la cour abonde,  
Adorant la beauté du monde  
Qui mérite mieux des autels.

Celle qui combla d'infortune  
Les tours que Phœbus et Neptune (1)  
Eslevèrent jusques aux cieus,  
Quoy que la Grèce me raconte,  
N'eust sçeu qu'avecques de la honte  
Paroistre devant ses beaux yeux.

(1) La ville de Troie, dont Hélène causa la ruine, avait été fondée par Phœbus et Neptune.



Ses yeux, lumières sans pareilles,  
Ont tant de feux et de merveilles  
Que chacun ayme à s'y brusler.  
C'est pour eux que le grand Alcide  
Eust quitté la masse homicide  
Et n'eust point rougi de filer.

Que l'astre me fut bien contraire,  
Qui prit plaisir à me distraire  
Des lieux où luit cette beauté!  
La mort ne m'eust pas esté dure  
A l'égal des maux que j'endure  
Par une telle cruauté.

Soit que la nuict tende ses voiles,  
Ou que la clarté des estoiles  
Se perde aux rayons du soleil,  
Mon visage est trempé de larmes,  
A la honte de tous les charmes  
Qu'on treuve aux pavots du sommeil.

Mes regrets par leur violence  
Troublent la paix et le silence  
Des bois solitaires et saints,  
Et ce désert affreux ne cache  
Arbre ny rocher, qui ne sçache  
Le désastre dont je me plains.

Selon le conseil de la rage,  
Qui tempeste dans mon courage,  
Je devrois me désespérer  
Et par la mort finir ma peine,  
Puisqu'en ceste absence inhumaine  
Je ne vis que pour endurer.

S'il plaisoit à mes destinées  
D'achever mes tristes journées,  
Je verrois la fin de mes vœux,  
Pourveu que, sur ma sépulture,  
Ce chef-d'œuvre de la nature  
Arrachast l'or de ses cheveux.

J'irois aux ombres amoureuses  
Qui, dans les campagnes heureuses,  
Reposent sous les myrtes verts,  
Dire que mon nom a la gloire  
D'estre vivant en la mémoire  
La plus belle de l'univers.

Mais quoy! je me trompe et me flatte  
D'imaginer que cette ingrâte  
Me rendra ce dernier honneur.  
Un autre a son âme eschauffée,  
Dont l'orgueil se fait un trophée  
Des despoilles de mon bonheur.

Qu'une amour est bientôt défaite,  
Et que je fus certain prophète,  
Quand, le cœur de crainte remply,  
Je luy prédis, m'esloignant d'elle,  
Ce que son humeur infidelle  
A depuis si bien accompli!

---

VERS EXTRAITS DU  
*CABINET SATYRIQUE, OU RECUEIL PAR-  
FAICT DES VERS PICQUANS ET GAIL-  
LARDS DE CE TEMPS.*

Gand, Duquesne, 1859; 3 vol. in-8°.

---

ÉPIGRAMME

Lise, à qui mes désirs firent jadis hommage,  
Quand je vois sous le fard ton visage caché,  
Je dis que ton mary commet un grand péché :  
Comme Pygmalion, il embrasse une image.

---

ÉPIGRAMME

Durant le jour, Lise n'a point  
Faute d'appas, ny d'embonpoint ;  
Mais la nuict elle est un squelette :  
Le visage qui l'embellit  
Demeure dessus sa toilette  
Et n'entre jamais dans son lit.

---

POUR UN MAUVAIS POÈTE  
DE QUI UNE PUNAISE ÉTOIT LA MAITRESSE

Rimeur à l'esprit de travers,  
Et qui n'as rien qui ne desplaise,  
Tu fais bien de mettre tes vers  
Entre les mains d'une punaise.  
C'est montrer que ta vanité  
Au temple de l'éternité  
Ne prétend point être placée,  
Et que l'ouvrage le plus net  
Qui se lime en ton cabinet,  
N'est que pour la chaise percée.

---

TOMBEAU DE DEUX BOSSUS

A pleines mains, verse roses et lys  
Sur les deux corps qui sont ensevelis,  
Amy passant, au creux de cette fosse,  
Et dis partout qu'ils ont bien mérité,  
Après leur mort, d'estre eslevez en bosse,  
Puisqu'en leur vie ils l'ont toujours esté.

---

TOMBEAU

Cy gist qui faisoit le mauvais,  
Vestu de serge de Beauvais,  
Depuis les pieds jusqu'à la teste.  
Tes prières, passant, n'ont point icy de lieu :  
Faire des oraisons pour l'âme d'une beste,  
Est-ce pas abuser des oreilles de Dieu?

PIÈCES EXTRAITES DU  
*RECUEIL DES PLUS BEAUX VERS DE*  
*MM. DE MALHERBE, RACAN, MONFU-*  
*RON, etc.*

Paris, Toussaint Du Bray, 1627 ; 1 gros vol. in-8°.

—  
 AU ROY HENRY LE GRAND

ODE

Henry, la gloire des hommes  
 Et le soin des immortels,  
 A qui le siècle où nous sommes  
 Doit ériger des autels,  
 Je porterois en mon âme  
 La honte d'un juste blâme,  
 Si des isles de Calis  
 Jusques aux sources du Gange,  
 Je ne poussois ta louange  
 Et l'heur de la fleur de lys.

Ne fut-ce point la puissance  
 De ton bras audacieux,  
 Qui remit l'obéissance  
 Au cœur des séditieux ?  
 Quand les fureurs insensées  
 De nos discordes passées  
 Emportoient nostre raison  
 Jusques à tel vitupère,  
 Que des mains mesmes du père  
 Le fils beuvoit le poison.

Si tes valeurs, nécessaires  
A cet empire affligé,  
N'eussent de nos adversaires  
L'orgueil au devoir rangé,  
Et fait mordre la campagne  
A l'arrogance d'Espagne,  
Quel supplice fust trouvé  
A souffrir si difficile,  
Par les Tyrans de Sicile,  
Que nous n'eussions éprouvé ?

Ces cruels de qui la joye  
Naist de nos adversitez,  
Espéroient d'avoir en proye  
Les thrésors de nos citez,  
Et l'insolence ordinaire  
De leur rage sanguinaire  
Nous menaçoit qu'en leurs fers  
Ils nous feroient misérables,  
Par des tourmens comparables  
Aux supplices des Enfers.

Tels que Pollux et son frère  
Monstrent leurs feux aux nochers,  
Qu'une tempeste contraire  
Pousse contre les rochers,  
Tel l'astre de ta Fortune,  
En la saison importune,  
Et les tourbillons espais  
De nos tourmentes civiles,  
Vint paroistre sur nos villes  
Et nous promettre la paix.

Dès que ta valeur fit luire  
Ton glaive à notre besoin,  
Tout ce qui nous pouvoit nuire  
De nous s'escarta bien loin.  
La France, qui fut remise  
En sa première franchise,  
Des plaintes et des sanglots  
Perdit aussitost l'usage,  
Et soudain sur son visage  
Les œillets furent esclos.

Nos places aux moindres herbes  
Égales de toutes parts,  
Se virent si tost superbes  
De fossez et de remparts,  
Qu'il sembloit que l'harmonie  
Dont la douceur infinie  
Bastit les Thébaines tours,  
Trafnant les roches voisines,  
A relever nos ruines  
Te prestat quelque secours.

D'une guerre si funeste  
Quel vestige est demeuré ?  
Est-il pas vrai qu'il n'en reste  
Qu'un repos plus assuré ?  
Ton pouvoir à tous visible,  
Au matin le plus nuisible  
Glace le cœur dans le sein ;  
S'il t'attaque, il fait son compte  
De n'y gagner que la honte  
D'un téméraire dessein.

Nos maux presque sans remède  
Sont aujourd'hui surmontez,  
Et n'est rien qui ne succède  
Au gré de nos volontez.  
La paix que l'on voit suivie  
De tout ce que nostre envie  
Se figure de plus doux,  
Fait que nostre âge s'écoule  
Parmy les aises qu'en foule  
Elle fait entrer chez nous.

Du ciel la bonté fatale,  
Pour nous combler de thrésors,  
Faict que l'Orient estale  
Ses richesses à nos ports.  
Tes palais, qui dans les nues  
Rendent presque inconnues  
Leurs pointes à l'œil humain,  
N'ont coin que son or ne pare,  
Gravé par l'art docte et rare  
D'une industrieuse main.

L'abondance sur nos tables  
Faict regorger à foison  
Des festins si délectables,  
Qu'ils sont sans comparaison ;  
Et la musique y réveille,  
En célébrant la merveille  
Et le nonpareil bonheur  
De tes forces invincibles,  
Les âmes les moins sensibles  
Aux aiguillons de l'honneur.



Durant les tristes années  
De nos tragiques malheurs,  
Nos filles qui sembloient nées  
Seulement pour les douleurs,  
Maintenant qu'il n'est point d'aise  
Qui doucement ne complaise  
Et ne serve à leur désir,  
Passent aux plaisirs honnestes  
Du bal, des jeux et des festes,  
Les heures de leur loisir.

Leurs grâces ont tant d'amorce  
Qu'elles peuvent tout ravir,  
Et n'est cœur qui ne s'efforce  
Au désir de les servir;  
Les glaces démesurées  
De leurs humeurs retirées,  
Qui des plus fidèles vœux  
Sont le loyer déplorable,  
Ne font point moins désirable  
La prison de leurs cheveux.

Sous toy les beautez d'Astrée,  
Grand Roy, ne refusent pas  
De faire à ceste contrée  
Voir leurs aymables appas.  
Tes lois, en qui l'on remarque  
Les justes soins d'un monarque  
Qui des siens est le soustien,  
Ont contre toute licence,  
Si bien muny l'innocence  
Qu'elle ne peut craindre rien.

Ce grand Démon qui t'inspire  
La prudence et le conseil,  
Par qui l'on voit ton empire  
Estre à nul autre pareil,  
Empesche qu'aucune crainte  
En nostre âme n'est empreinte,  
Encore qu'on sçache bien  
Ce que le soldat Ibère  
En son âme délibère  
Pour joindre ton sceptre au sien.

Mais la vanité le trompe  
De promettre à son orgueil  
Qu'un jour il mettra la pompe  
De tes peuples au cercueil,  
Et que le Tage, en ses rives,  
Verra nos filles captives,  
A qui la pudicité  
Sera par force ravie,  
Pleurer de leur triste vie  
La dure infélicité.

Sçait-il pas que le tonnerre  
De ton pouvoir irrité,  
A brisé comme du verre  
Sa folle témérité?  
Et que ses os et ses pertes,  
Dont nos terres sont couvertes,  
Et son sang qui de couleur  
A fait changer à nos fleuves,  
Sont les immortelles preuves  
De ta fameuse valeur !

Tel qu'en sa plus forte rage  
Aquilon émeut les flots  
Et d'un assure naufrage  
Menace les matelots,  
Ou tel que lève ses cornes  
Le Pô quand hors de ses bornes  
Il écume sa fureur,  
Et qu'il ravage la plaine  
Trompant l'espoir et la peine  
De l'avare laboureur.

Tel, au milieu des batailles,  
L'ennemy te vit marcher,  
Et ton glaive en ses entrailles  
Jusques aux gardes cacher.  
Jamais le fils de Pélée  
Ne fust veu dans la mée  
Plus avant porter ses pas,  
Et sa vaillance héroïque  
Ne fit jamais que sa pique  
Rougist de plus de trespas.

Mars a beaucoup moins d'audace  
Lorsque, parmi les guerriers  
De sa belliqueuse Thrace,  
Il se charge de lauriers ;  
Bien qu'un bouclier le rempare  
Dont aux antres de Lipare  
Vulcan fut le forgeron,  
Et que sa tranchante espée  
Soit fatalement trempée  
Dans les ondes d'Achéron.

Grand Roy, que Bellone mesme  
De sa main voulut armer,  
Et que, sans devenir blesme,  
L'Espagnol ne peut nommer,  
Ce royaume a ses limites  
Trop courtes pour tes mérites ;  
Il faut qu'un plus grand destin  
Termine ton espérance,  
Et que tu bornes la France  
Du Couchant et du Matin.

Va donc, parmy les tempestes  
Des plus horribles dangers,  
Te rendre par les conquestes  
La terreur des estrangers.  
Va-t-en dans l'Euphrate boire,  
Et des odeurs de ta gloire  
Heureusement embasmer  
Les Provinces que l'aurore  
De sa lumière redore  
Lorsqu'elle sort de la mer.

Fais que ces grands Capitaines,  
Qui t'accompagnent tousjours,  
Sçachent de quelles fontaines  
Le Nil emprunte son cours ;  
Fais que leur bras redoutable  
D'une cheute espouvantable  
Puisse abattre les Estats  
Eslevez par les barbares,  
Et despouiller de thiares  
Les fronts de leurs potentats.

Passe au-dessus des obstacles  
Qui d'un frein trop rigoureux  
Ont retardé les miracles  
De tes exploits valeureux.  
La Victoire est toute prête  
De te couronner la teste,  
Et de voler au-devant  
De ton indomptable armée,  
Qui desja semble affamée  
Des richesses du Levant.

Mais, ô le plus magnanime  
De tous les Roys d'icy-bas !  
Ma plume commet un crime  
De t'animer aux combats.  
Puisque nos troubles sont calmes,  
Repose à l'ombre des palmes,  
Où ta vaillance t'a mis ;  
Nous avons, sous ta conduite,  
En la honte de la fuite  
Assez veu les ennemis.

Assez à toute la terre  
Ta gloire sert de propos ;  
N'expose plus à la guerre  
Ta vie et notre repos.  
Les armes sont incertaines.  
Souvent ces âmes hautaines  
Que de ses feux les plus beaux  
La valeur rend eschauffées,  
En eslevant des trophées,  
Peuvent trouver des tombeaux.

Quoyque le corps de Cénéé  
Fust inviolable au fer,  
On vit de sa destinée  
Les Centaures triompher.  
Malgré toute résistance,  
Il porta la pénitence  
D'avoir bravé ces mutins,  
Alors qu'en la Thessalie  
Leur amoureuse folie  
Troubla l'aise des festins.

Vouloir encor aux alarmes  
Provoquer l'ire des cieux,  
C'est à de trop longues larmes  
Vouloir obliger nos yeux.  
Après tant d'actes insignes,  
Et qui sont justement dignes  
Que l'on en parle sans fin,  
Esloigne-toy de l'orage,  
Et résigne ton courage  
A ton généreux Dauphin.

Je voy desja, ce me semble,  
Qu'il succède à tes travaux,  
Et que la campagne tremble  
Sous les pieds de ses chevaux.  
Je vois le Turc infidelle,  
A l'effroyable nouvelle  
De ce puissant appareil,  
Le craindre avant le connoistre,  
Et son croissant disparoistre  
Au lever d'un tel Soleil.

Puisse l'heur de ses victoires  
Nous combler d'estonnement,  
Et des futures histoires  
Estre l'unique ornement;  
Et puissé-je si haut dire,  
Sur les accords de ma lyre,  
Combien doux sera le fruit  
Des grâces dont il abonde,  
Que tous les échos du monde  
En retentissent au bruit!

---

## ÉPIGRAMME

AU ROY LOUYS XIII<sup>e</sup>

Grand Roy, qui fais ouyr partout  
Le bruit de ta gloire immortelle,  
Souffriras-tu que la Rochelle  
Demeure plus longtemps debout?  
Ta colère est un peu trop lente  
Contre cette ville insolente,  
A qui ton règne est odieux.  
Rends son peuple aux maux de la guerre,  
Et monstre aux maistres de la terre  
Le secret de se faire Dieux.

---

## ÉPIGRAMME

AU ROY

Louys est un jeune lyon,  
Et sa main fait bruire un tonnerre  
Qui brise la rebellion,  
Sur la mer comme sur la terre.  
Soubize, s'il peut t'approcher,  
Les dieux marins pour te cacher  
N'ont point de grotte assez profonde :  
Je te vois périr sur les eaux,  
Et traverser, dans tes vaisseaux,  
La rivière de l'autre monde.

---

## ÉPIGRAMME

Mon grand Duc, il faut que l'on croye  
Qu'aujourd'hui les meilleurs esprits,  
Sans vostre ayde, seroient la proye  
De la misère et du mespris.  
En ce temps plein d'ingratitude,  
De la vertu des gens d'estude  
Vous estes l'ange gardien ;  
Vous avez tant de soin pour elle,  
Que la pauvre ne vous appelle  
Si non son pain quotidien.

---



## ÉPIGRAMME

A M. LE COMTE D'AYEN

Ce jour que l'an se renouvelle,  
 Je ne sçay que vous souhaiter,  
 Comte; vostre fortune est telle  
 Qu'il ne s'y peut rien adjouster.  
 Vos bras sont foudres de la guerre,  
 Et vos yeux par toute la terre  
 Donnent aux belles de l'ennuy.  
 Que peuvent donc les destinées,  
 Que vous faire estre mille années  
 Ce que vous estes aujourd'huy?

—

## ÉPIGRAMME

AU MESME

Comte, puisque tu fais compte  
 Des œuvres que je polis,  
 Vois les noms que dans la honte  
 Mes vers ont ensevelis.  
 Sans craindre que tu m'en blasmes,  
 J'enterre ceux dont les âmes  
 Meuvent encore les corps.  
 La noire horreur de leurs crimes  
 A fait que tu les estimes  
 Plus morts que s'ils estoient morts.

—

## SONNET

A MONSIEUR DE MALHERBE

C'est avecque tant d'art, Malherbe, que tu ranges  
Tes divines chansons, qu'on ne voit rien de mieux ;  
Et l'effort d'un mortel est trop audacieux  
Qui, sans trembler de crainte, estale tes louanges.

Il faudroit emprunter l'éloquence des Anges,  
Et ce que leur musique a de plus gracieux,  
Pour dignement hausser ta gloire dans les cieus,  
Qui fait priser la France aux provinces estranges.

Beaux lauriers, cultivez de la main des neuf Sœurs,  
Que vous estes heureux d'honorer les douceurs  
De ces vers que l'Europe en ses marbres imprime :

Leur mérite est si grand au jugement de tous,  
Que, si la vérité peut se dire sans crime,  
Ainsi que les humains, les Dieux en sont jaloux.

## ÉPIGRAMME

En ce rare traité des armes,  
Qui plaist et profite si fort,  
Que l'on trouve de puissans charmes  
Pour vaincre le temps et la mort !  
Desja la gloire prémédite  
Des louanges pour ton mérite,  
Afin de le perpétuer.  
C'est un miracle que ton livre :  
En nous montrant l'art de tuer,  
Il te va faire tousjours vivre.

## ODE

Puissant protecteur de mes vers,  
Cléon, à qui tout l'univers  
Doit une humilité profonde,  
Lis ce que le soin diligent  
D'une lettre de mon agent  
M'apprend des affaires du monde.

Il m'écrit que nostre grand Roy  
A desja fait pâlir d'effroy  
Tous les monarques de la terre,  
Que ses plaisirs sont les dangers,  
Et que les peuples estrangers  
Ne veulent point de nostre guerre.

Il m'écrit que les malcontens  
Voudroient troubler nostre beau temps  
Par quelque tempeste durable,  
Et qu'on regarde comme un Dieu  
Le cardinal de Richelieu,  
Tant sa prudence est adorable.

Il m'écrit que les courtisans  
Sont devenus si mesdisans  
Que leur raillerie est sans bornes,  
Et que les femmes de Paris  
Font des présents à leurs maris,  
Qu'on nomme des bouquets de cornes.

Il m'écrit que les beaux esprits  
Ne sont payez que de mespris,  
Tant l'ignorance se fait grande,  
Et que le savoir décrié  
Est un saint qui n'est plus prié,  
Et dont l'autel est sans offrande.

Il m'écrit qu'en moins de huit jours,  
L'armée approchera de Tours ;  
Mais c'est une fausse nouvelle.  
Je trouve dans mon Almanac  
Que la gresle de l'Arsenac  
Ne menace pas la Rochelle.

Il m'écrit qu'au temps d'aujourd'huy,  
La Justice n'est plus l'appuy  
De la foiblesse intéressée,  
Et que les antiques beautez,  
Dans l'or des cheveux achetez,  
Cherchent leur jeunesse passée.

Il m'écrit qu'un petit commis  
N'oseroit traiter ses amis,  
Si tous les plats n'avoient de l'ambre,  
Et que son cœur est abattu  
D'avoir appris que la vertu  
Est malade et garde la chambre.

Il m'écrit que les beaux garçons  
Ont pris la court aux hameçons  
D'une volupté détestable,  
Et que le comte Palatin  
Brusle de rosser le Destin,  
Comme on rosse un valet d'estable.

Il m'écrit que les intendans  
Sont merveilleusement ardens  
A serrer l'or qui leur arrive,  
Et que des maux qu'on a soufferts  
Parmy les flammes et les fers,  
La récompense est trop tardive.

Il m'écrit, avecque douleur,  
Que les personnes de valeur  
Ont tousjours le vent au visage,  
Que l'argent leur est tousjours court,  
Et que la faveur de la Court  
N'est pas outil à leur usage.

De moy, je t'ecris pour finir  
Que ton nom dans mon souvenir  
Est comme le Pape dans Rome ;  
Ta louange est tout mon discours ;  
Croy-le, Cléon, et dis tousjours  
Que j'ai le goust d'un honneste homme.

---

## ODE

A MONSIEUR DE RACAN (1)

L'hyver à qui la glace  
Hérissoit les cheveux,  
Enfin, selon nos vœux,  
Au printemps a fait place.

(1) Imitée en grande partie de l'ode d'Horace : *Solvitur acris hyenes, etc.*

Ces monts audacieux,  
Qui presque dans les cieux  
Semblent porter leurs testes,  
De vert sont revestus,  
Et des coups des tempestes  
Ne sont plus combattus.

Les vents sont sans cholère.  
Et leur bruyant effort  
N'arreste plus au port  
Oysive la galère.  
Le nocher diligent,  
Que l'amour de l'argent  
Incessamment dévore,  
S'en va jusques aux bords  
De la mer de l'Aurore  
Amasser des trésors.

Sa femme demy-morte  
Sur l'arène est en deuil,  
Qui suit avecque l'œil  
Le vaisseau qui l'emporte,  
Et pour luy rendre heureux  
Son chemin dangereux,  
La chétive désire  
De pouvoir enfermer,  
Osté le seul zéphyre,  
Tous les vents de la mer.

Maintenant la Nature  
Offre de tous costez  
Les aymables beautez  
De sa vive peinture ;

Les champs sont embellis  
De roses et de lys,  
Et quand l'aube s'éveille,  
Les oiseaux à l'envy,  
De leur voix nompareille,  
Rendent chacun ravy.

La triste Philomèle,  
Sur les arbres couverts  
De leurs ombrages verts,  
Ses plaintes renouvelle.  
Sa ravissante voix,  
Des rochers et des bois  
Banissant le silence,  
D'un chant plein de douceur,  
Raconte l'insolence  
Du mary de sa sœur.

Les belles Néréïdes  
Sortent, pour mieux jouyr  
Du plaisir de l'ouyr,  
Des campagnes humides ;  
Et ses divins accens  
Charment si bien leurs sens,  
Que leur grotte profonde  
Leur desplait tellement,  
Qu'on jugeroit que l'onde  
N'est pas leur élément.

Racan, dont le mérite  
Est sans comparaison,  
Une telle saison  
A l'amour nous invite.

Si nos jeunes esprits  
Ont ses feux à mespris,  
Enfin comme coupables  
Nous en serons blasmez,  
Mesmes estant capables  
D'aymer et d'estre ayez.

Et puis les Sœurs cruelles  
Changent nos plus beaux jours,  
Au milieu de leurs cours,  
En des nuits éternelles.  
On a beau lamenter,  
On ne peut arrester  
L'effort de leur puissance,  
L'injustice du sort,  
Devant nostre naissance,  
Nous oblige à la mort.

Quoyque ton grand courage,  
Sur les pas des Césars,  
Des plus sanglants hazards  
Eust surmonté l'orage,  
Si ne serois-tu pas  
Affranchy du trespas.  
La Mort, qui met en poudre  
Les plus braves guerriers,  
N'est pas comme la foudre  
Qui pardonne aux lauriers.

Ces redoutez monarques,  
Qu'on adore à genoux,  
Sont sujets comme nous  
Aux injures des Parques ;



En vain, toujours près d'eux  
Des soldats hazardeux,  
La martiale pompe  
Est prête à leur besoin ;  
La Mort s'en rit, et trompe  
Leurs armes et leur soin.

Cet Ilion superbe,  
Que les heureux combats  
Des Grecs mirent si bas,  
Qu'il est moins haut que l'herbe,  
Durant le long séjour  
Qu'Achille fit autour  
De ses fortes murailles,  
Vit son glaive odieux  
Faire les funérailles  
Des fils mesme des dieux.

Leur parenté céleste  
Fut un foible soutien,  
Qui ne servit de rien  
Contre un coup si funeste ;  
Et par les Brontes nus  
Et l'époux de Vénus,  
Leur cuirace forgée  
N'é moussa point le fer,  
Qui du port de Sigée  
Les porta dans l'Enfer.

On voit, dans ce lieu sombre,  
Les Titans enragez,  
Sans relâche affligez  
De martyres sans nombre,

Comme ils ont mérité  
Par leur témérité;  
Et le feu du tonnerre,  
Dont le coup rigoureux  
Leur fit mordre la terre,  
Fume encore sur eux.

Titye y sert de proie  
A de goulus vautours,  
Ils becquettent toujours  
Son trop durable foye.  
Pressé de sa douleur,  
Il maudit le malheur  
Du sort qui le fit naistre,  
Sans qu'il pust éviter  
D'aymer Latone et d'estre  
Rival de Jupiter.

Aveugles que nous sommes  
A prévoir l'avenir,  
Il nous faut souvenir  
Qu'est-ce que sont les hommes,  
Que, par les mouvements  
Des humains changements,  
On voit, comme la rose,  
Si peu de temps fleurir,  
Que presque mesme chose  
Leur est naistre et mourir.

Cependant que nostre âge  
Est propre aux beaux désirs,  
Des honnestes plaisirs,  
Permettons-en l'usage.

Racan, le temps perdu  
Ne nous est point rendu.  
Les Parques obstinées,  
En leurs trop dures lois,  
Enfilent nos journées  
Seulement une fois.

Cherchons notre fortune  
En notre seul repos,  
Et que mal à propos  
Rien ne nous importune.  
Ne portons point les yeux  
Sur ces ambitieux  
Qui, pour un édifice  
Sujet aux loix des ans,  
Mettent en exercice  
Un monde d'artisans.

Un palais magnifique  
Richement décoré  
D'un lambris tout doré  
Et de marbres d'Afrique,  
Où la matière et l'art  
Ont également part  
A le rendre admirable,  
N'est qu'une vanité,  
Qui n'a rien de durable  
Jusqu'à l'éternité.

Fol est celui qui pense  
S'affranchir du cercueil  
Par le superbe orgueil  
D'une telle dépense.

Tout ce que les humains,  
Façonnent de leurs mains  
L'âge enfin le consume.  
La gloire seulement,  
Que la Muse parfume,  
Dure éternellement.

Par elle, je veux faire  
A ton bruit nompareil  
Voir, avec le soleil,  
L'un et l'autre hémisphère;  
Et par elle, je veux  
Graver à nos neveux  
Si bien nostre mémoire,  
Qu'un jour nous serons mis  
Les premiers en l'histoire  
Des fidelles amis.

Racan, nous sommes dignes  
De l'immortalité,  
Par la fidélité  
Dont nos cœurs sont insignes.  
En cest âge pervers,  
Où les crimes divers  
Ont les vertus bannies  
Des esprits des mortels,  
Deux âmes bien unies  
Méritent des autels.

---

## ODE (1)

Dieux ! que ne souffré-je pas !  
La cruauté du trépas  
Est au delà de ma peine.  
Tous les soins desmesurez,  
Dont nostre vie est si pleine,  
Sont mes ennemis jurez.

Je ne puis me figurer  
Comme quoy j'ay pu durer  
Si longtemps dessus la terre.  
Certes, le plus lasche effort  
Des maux qui me font la guerre,  
Pût faire une prompte mort.

Si les cieux ne m'estoient sourds,  
Ils achèveroit le cours  
De ma funeste aventure.  
Je ne prétens plus de bien  
Ailleurs qu'en la sépulture ;  
C'est où l'Amour ne peut rien.

Ce désordre vient de toy,  
Tu devrois trembler d'effroy  
Quand ma plainte se réveille.  
Mais, Lise, au lieu d'en frémir,  
Il semble que ton oreille  
N'ayme qu'à m'ouyr gémir.

(1) Cette Ode et la suivante, si semblables pour le fond si différentes pour la forme, se trouvent dans le Recueil de 1627, à 60 pages d'intervalle. Nous les avons rapprochés à dessein, afin de montrer avec quel soin Maynard retouchoit ses vers.

Depuis que tes blonds cheveux  
Sont les chaisnes de mes vœux  
Et l'object de ma souffrance,  
Que n'a pas fait ta rigueur,  
Pour défendre à l'espérance  
De consoler ma langueur !

Adieu, Lise, je ne puis  
Vivre en l'estat où je suis ;  
Il faut qu'enfin je succombe,  
Et que mon cœur enragé  
Aille briser dans la tombe  
Les fers dont tu l'as chargé.

---

ODE

O ! que je suis estonné  
D'estre encore condamné  
A me traisner sur la terre !  
Certes, le plus lasche effort  
Des soins qui me font la guerre  
Suffit pour donner la mort

L'Astre qui régite mes jours,  
Veut-il pas finir le cours  
De ma funeste aventure ?  
Je croy qu'il n'est point de bien  
Egal à la sépulture ;  
C'est où l'on ne sent plus rien.

Cloris, but de mon désir,  
L'horreur te devroit saisir  
Quand ma plainte te réveille.  
Mais, las ! au lieu d'en frémir,  
Il semble que ton oreille  
N'ayme qu'à m'ouyr gémir.

Depuis que je fus soubmis  
Par tes yeux, mes ennemis,  
A ceste dure souffrance,  
Que n'a pas fait ta rigueur,  
Pour défendre à l'Espérance  
De consoler ma langueur ?

Ta fière inhumanité  
A si durement traité  
Les vœux dont je t'ay servie,  
Qu'avec raison je soutiens  
Que tous les maux de la vie  
Ne sont que l'ombre des miens.

Adieu, Cloris, je ne puis  
Vivre en l'estat où je suis :  
Il faut qu'enfin je succombe,  
Et que mon cœur enragé  
Aille rompre dans la tombe  
Les fers dont tu l'as chargé.

---

ODE

Laisse ma naissance et mon sang  
Dont si faussement tu coquettes,  
Toy, qui n'as jamais eu de rang  
Si ce n'est parmy les cliquettes.

Si ta Muse, en changeant de ton,  
Ne ménage autrement ses veilles,  
Garde que maistre Jean Bâton  
Ne t'incommode les aureilles.

Garde l'honneur de ce nez plat,  
Où la lèpre et l'ivrognerie  
Estalent, avec tant d'esclat,  
La pompe de leur broderie.

Pour le pré, tu ne l'aymes point,  
Quoyque tu tranches du superbe ;  
Tu n'y fus jamais sans pourpoint,  
Qu'alors qu'il en faut couper l'herbe.

Les doux parfums de la valeur  
Te puent pis qu'un pot de chambre,  
Et ton nez a tant de malheur  
Qu'il n'est pas touché de leur ambre.

Tu nazardes l'Éternité  
Que la vertu brigue en l'histoire,  
Et tes bons mots font vanité  
De pouiller l'honneur et la gloire.

Après estre ainsi descouvert,  
Ou les hommes sont tous des bestes,  
Ou lâche, infâme et ladre vert  
Seront tes noms des bonnes festes.

---



## ÉPIGRAMME

Dites-moy, petite bossue,  
Des roys des mirmidons issue,  
Quelles sont les infirmités  
Qui vous ont si fort effacée :  
La cuirace que vous portez  
Vous auroit-elle point blessée ?

---

## STANCES

## CONTRE LES HUGUENOTS

Tandis qu'un vain espoir flatte vos infortunes  
Et se forme à souhait des Roys pour protecteurs,  
On comble vos fossez, et pour des demy-lunes  
Où vous en laisse-t-on qu'au front de vos pasteurs ?

Vostre secte, fertile en esprits infidelles,  
Ne sçait plus à cette heure à qui se réclamer.  
Je vous vois empeschez avec les arondelles,  
A ce prochain automne, à traverser la mer.

Parpaillots endiablez, quoique chanté et que die,  
Vostre rebellion aux oreilles de tous,  
Il faut que vous mouriez de cette maladie,  
Si le moine bourru ne bataille pour vous.

---

## ÉPIGRAMME

Monsieur, qui portez un mortier  
Qui vous pèse tant sur la teste,  
Ceste chanson dont l'on fait feste  
Est-ce un plat de vostre métier ?  
Vous avez beaucoup de raison  
De prendre Amour pour vostre maistre,  
Si vostre corps pouvoit renaistre  
De mesme que vostre maison.  
Perdez ceste inclination ;  
Vous avez un pied dans la fosse,  
Et rendez vostre passion  
Lente comme vostre carosse.

---

## ÉPIGRAMME

Nymphe menteuse et véritable,  
Qui juges et parles de tout,  
Je suis estonné jusqu'au bout  
Que tu veilles vivre à ma table.  
Renommée, à quoy penses-tu ?  
Mes rentes sont moins qu'un festu ;  
Je n'en sçaurois nourrir deux mouches.  
Ton ventre aplatira chez moy ;  
Ma pauvreté n'a pas de quoy  
Donner du pain à tes cent bouches.

---

## ÉPIGRAMME

Beauté, dont je me ris, quand on dit que l'Amour  
 Se plaist tant dans vos yeux qu'il y fait son séjour,  
 N'avez-vous pas du sens pour juger qu'on vous flatte ?  
 Que l'Amour n'y soit pas, il est tout évident,  
 Si ce n'est qu'il y soit ainsy qu'un Président,  
 Prononçant ses arrêts en robe d'escarlante.

## STANCES

Quel Démon tyran de mes joyes,  
 M'a, par des invisibles voyes,  
 Conduit en ce triste séjour,  
 Pour y voir la beauté dont j'ay l'âme blessée,  
 Enterrer dans l'oubly les feux de nostre amour  
 Et faire d'un mary le Dieu de sa pensée !

Adieu l'espoir et le courage !  
 Je me voy battu de l'orage  
 Dont mes jours estoient menaçés.  
 Destin, vostre rigueur à nulle autre est pareille;  
 Sans offencer mes yeux, étoit-ce pas assez  
 Que ce triste accident me touchast par l'oreille.

Pourquoi jugez-vous nécessaire  
 Que mon insolent adversaire  
 Passe en triomphe devant moy,  
 Baisant les beaux soleils qui font ma destinée  
 Et la bouche de musc qui promet à ma foy  
 La moisson des œillets dont elle est coronée ?

Dieux, que de mes vœux j'importune  
Voyez quel excès d'infortune  
A mon bonheur a succédé!

Celle de qui le cœur a porté ma figure,  
Veut mal à ces beaux yeux de m'avoir regardé  
Et croit que ma rencontre est de mauvais augure.

---

## ÉPIGRAMME

Pierre esgale aux plus basses herbes  
Les bastimens que ses ayeux,  
Au gré de leurs âmes superbes,  
Avoient eslevez jusqu'aux cieux.  
Démolir ces grands édifices,  
C'est monstrier qu'il a des caprices  
Subjects au change des saisons.  
Quiconque a la raison blessée  
Hait les Palais, et n'a pensée  
Que pour les petites maisons.

---

## ÉPIGRAMME

Ma Nymphé est aujourd'huy si vaine  
Du mérite de ses appas,  
Qu'elle croit qu'il n'est mont ni plaine  
Qui fleurisse que sous ses pas.  
Sœurs de la vieillesse chenue,  
Rides, hastez vostre venue ;  
Vous n'avez que trop arrêté.  
C'est une merveille incroyable  
Que l'art dont vous rendez ployable  
L'arrogance de la beauté.

---

## ÉPIGRAMME

Le coq chante depuis une heure ;  
Levons-nous, j'aperçoy le jour.  
Lise, une plus longue demeure  
Seroit nuisible à nostre amour.  
Que n'est Titon, ô douce Aurore,  
De ceux dont les ans ont encore  
Ceste fleur qui les embellit !  
Les délices du mariage  
Reculeroient vostre voyage  
Et vous amuseroient au lict.

---

## ÉPIGRAMME

Depuis quatorze ans, je despense  
Après toy le vert et le sec.  
J'en prépare ma récompense  
Et ne me donne plus du bec.  
Quand ta vie aura cessé d'estre,  
Je jure que je seray maistre  
Des richesses de ta maison.  
Si dans ta cervelle mal faite  
Il reste une once de raison,  
Tu sais bien ce que je souhaite.

—  
ÉPIGRAMME

Tes yeux ne seront plus mes roys ;  
Toute ma passion est morte ;  
Que le pesant joug de tes loix  
Cherche une autre âme qui le porte !  
Peu te sert à ravoïr mes vœux  
De me dire qu'en tes cheveux  
L'or esclatte et l'Amour se joue.  
Ce discours ne peut m'eschauffer :  
Tes cheveux sont d'or, je l'avoue ;  
Mais, Philis, ton cœur est de fer.



## ÉPIGRAMME

Jamais les astres n'ont tasché  
Qu'à te complaire et qu'à te rira.  
Cependant un chagrin caché  
Mord ton repos et le déchire.  
Alydor, il est important  
Que le destin qui t'aime tant  
Ignore ton inquiétude.  
S'il voyoit comme elle t'assaut,  
Il diroit que l'ingratitude  
T'empesche d'estre sans défaut.

## CHANSON

Par quelle si noire licence  
Puis-je avoir irrité les cieux,  
Qu'il faille que de deux beaux yeux  
Je souspire tousjours l'absence.  
Les dieux rivaux de mon désir  
Me tiennent dans ce déplaisir.

Mais quoy! leurs rages forcenées  
Ont beau traverser mon dessein;  
Le feu qui brûle dans mon sein  
Pourra plus que leurs destinées:  
Un cœur vivement embrazé  
Ne trouve rien de malaizé.

C'est assez fait joug à l'envie,  
Dont me poursuivent ces jaloux.  
Artémie, esloigné de vous,  
Quel heur dois-je attendre à ma vie ?  
Tous mes jours coulent sans soleil,  
Et toutes mes nuicts sans sommeil.

Vers vous je veux tendre mes voiles,  
Quelque orageux que soit l'effort  
Des vagues qui bruyent au port  
Où je vois luire vos estoiles.  
Tousjours les hardis matelots  
Ont pour eux la faveur des flots.

Qu'il tarde à mon inquiétude  
De vous dire les soins cuisans  
Qui maltraitent mes jeunes ans,  
En cette triste solitude,  
Où me visite chaque jour  
Le bon Ange de nostre amour.

Mon cœur, qui des choses futures  
Cherche le jour avecque soin,  
Me dit que je ne suis pas loin  
De mes heureuses aventures.  
Je luy donne tant de crédit,  
Que je croy tout ce qu'il prédit.

---



## O D E

J'avois bien dit que tes appas,  
Belise, ne dureroient pas.  
Tu vois l'effect de mon présage :  
Le temps, favorable à mes vœux,  
A ravy l'or à tes cheveux  
Et les roses à ton visage.

La désirable nouveauté  
De ta nompareille beauté  
A passé comme une fumée,  
Et ce monstrueux changement  
Est une honte au jugement  
De tous ceux dont tu fus aymée.

J'ay tant prié les immortels,  
A genoux devant leurs autels,  
Qu'à la fin te voilà punie  
Des cruels tourments qu'en tes fers  
Mon cœur a si longtemps soufferts,  
Par ton extrême tyrannie.

Que sont devenus ces beaux yeux  
Remplis de rayons gracieux  
Et de pièges inévitables,  
Ces yeux qui forçoient la raison  
D'avouer que de ta prison  
Les chaisnes étoient adorables !

Es-tu celle qui, d'autres fois,  
Sous l'injustice de tes lois,  
Captivas mon obéissance ?  
Es-tu l'objet de mon ennuy ?  
Il me semble que d'aujourd'huy  
J'ay seulement ta connoissance.

Qui n'eust envié ton destin  
Si ta vie eust, dès son matin,  
Senty les ciseaux de la Parque ?  
Tes amants, près de ton cercueil,  
De tes beautez et de leur deuil  
Auroient eslevé quelque marque.

Comme en un publique malheur,  
Une générale douleur  
Eust honoré ta sépulture,  
Et ta gloire mise en mes vers  
Eust ravi par tout l'Univers  
L'esprit de la race future.

Au lieu qu'au déclin de tes ans,  
L'amertume des médisans  
Tasche à te rendre mesprisée ;  
Et dans le cabinet du Roy,  
Les grands s'entretiennent de toy  
Comme d'un sujet de risée.

Belise, en vain recherches-tu  
Des remèdes dont la vertu  
Sur ton front les sillons efface.  
Malgré les finesses de l'art,  
Qui ne voit, à travers le fard,  
Les rides qui sont en ta face ?

Croire qu'un si foible secours  
Te puisse rendre tes beaux jours,  
Qu'est-ce, qu'un excès de folie ?  
Cest effect n'est pas au pouvoir  
De l'incomparable sçavoir  
Des sorcières de Thessalie.

Croy-moy donc, ne pratique point,  
Pensant r'avoir ton embompoint,  
Des secrets si peu secourables.  
Tes soins réussiront sans fruit :  
Les ans, par qui tout est destruiet,  
Ont des brèches irréparables.

---

ODE

Beauté digne d'un empire,  
Peux-tu craindre avec raison  
Que ma liberté souspire  
Ailleurs que dans ta prison ?

Est-il quelqu'un qui n'estime  
Qu'aux désirs ambitieux,  
C'est une espèce de crime  
De n'aymer pas tes beaux yeux ?

Quel sceptre ou quelle couronne  
Ne cherche à baiser tes pas,  
Et quel esprit ne s'estonne  
Du nombre de tes appas.

Plus justement qu'à l'Aurore  
Les cieux te doivent un lieu,  
Et le Dieu qui ne t'adore  
Est indigne d'estre Dieu.

Le grand Maistre du tonnerre  
Est de toy si fort espris,  
Qu'il en descendroit en terre,  
S'il n'y craignoit tes mespris.

Avec tous ces avantages  
Vrayment dignes d'un autel,  
Le devoir de mes hommages  
Pût-il estre qu'immortel .

Ma foy n'est point incertaine.  
Douter de ma loyauté,  
C'est, ô ma belle inhumaine,  
Faire injure à ta beauté.

Ma passion sera ferme  
A suivre un object si beau,  
Et n'aura jamais de terme  
Autre que le seul tombeau.

---

## ÉPIGRAMME (1)

Vostre noblesse est mince  
Et ce n'est pas d'un prince,  
Daphnis, que vous sortez.  
Gentilhomme de verre,  
Si vous tombez à terre,  
Adieu vos qualitez.

---

## ÉPIGRAMME (2)

Sans doute en vos mains on a mis  
Quelque mémoire de la guerre  
Adressé par nos ennemis  
A sa majesté d'Angleterre,  
Ou bien quelque livre nouveau  
Où, d'une langue de vipère,  
Tel qui n'a guères de cerveau,  
Ose médire du Saint-Père.  
Bref, sans perdre plus de caquet,  
Vous ne portez chose qui vaille,  
Puisque vous cachez le paquet  
Dessous votre jacque de maille.

(1) Cette épigramme, bien des fois citée, s'applique à Marc-Antoine Gérard, S<sup>r</sup> de Saint-Amant, le poète, qui étoit gentilhomme verrier.

(2) La pointe de cette épigramme ne se comprend guère, que si on la suppose dirigée contre un bossu.

## ÉPIGRAMME

Eh bien, Jean, la malice noire  
De tes injurieux propos  
Tasche d'assassiner ma gloire  
Et de butiner mon repos ?  
Laisse les défauts dont le blâme  
Flestrit les grâces de mon âme ;  
Ce n'est pas à toy d'en juger.  
Jamais le creux de ta caboche  
N'eut assez de plomb pour charger  
Le moindre pistolet de poche.

---

## ÉPIGRAMME

Assouvissons nostre envie  
D'aise et de contentement,  
Rien ne fuit si vistement  
Que les forces de la vie.  
Nous volons vers le trépas ;  
Demain nous ne serons pas  
Tout ce qu'aujourd'huy nous sommes.  
Il n'est ny soir ny matin,  
Qui sur la vigueur des hommes,  
Ne fasse quelque butin.

---

## ÉPIGRAMME

La gloire est sur le point de rendre  
De grands honneurs à ma vertu.  
Envieux, que deviendras-tu ?  
Prends une corde et te va pendre.  
La France estime que mes vers,  
Pour voler par tout l'univers,  
Sont pourvus d'une aïe assez forte,  
Et qu'ils peuvent, sans vanité,  
Dire qu'ils n'ont rien qui ne porte  
Les marques de l'éternité.

---

## ÉPIGRAMME

Pierre, tes importuns discours  
A quelle sorte de personnes  
Ne demandent-ils tous les jours  
Si Catherine a les dents bonnes ?  
Je porte un si grand déplaisir  
De quoy ce curieux désir  
Te donne de l'impudence,  
Que je me suis enquis souvent  
Du nom et de l'expérience  
Du charlatan qui les luy vend.

---

## ÉPIGRAMME

Le grand ventre de la nature,  
Au commun jugement de tous,  
N'a jamais pissé créature  
Si mince et si naine que vous.  
On pourroit vous cacher à l'aize  
Entre les plis de vostre fraize.  
Vous n'êtes pas homme à demy :  
Allez produire vostre taille,  
Jean, dans le gros d'une bataille  
A cheval sur une fourmy.

---

## ÉPIGRAMME

Ton esprit jaloux est si prompt  
A me dérober ma louange,  
Qu'il faut, Pierre, que je m'en venge  
Par quelque solennel affront.  
Mais quand la rage me conseille  
De t'aller couper une oreille,  
Peine fatale à ton mestier,  
Ma raison y fait résistance,  
De peur de fascher la potence  
Qui te réclame tout entier.

---



## ODE

## LE SOLDAT

A voir l'orgueil de vos moustaches  
Et l'ombrage de ces panaches,  
Qui volent sur vostre chapeau,  
Il semble que, par tout le monde,  
Les braves de la Table-Ronde  
Ont marché sous vostre drapeau.

Vostre front qui dément votre âme  
Fait juger qu'à voile et qu'à rame  
Vous courez aprez les hazars,  
Et que vostre vertu guerrière  
Aspire à torcher son derrière  
De la chronique des Césars.

Vos postures extravagantes  
Et vos allures arrogantes  
Ont je ne sçay quoy d'inhumain,  
Qui fait croire à qui vous approche,  
Que vous tenez Mars dans la poche  
Et Bellone dedans la main.

Puis, dès qu'on preste les oreilles  
Aux imaginaires merveilles  
De vos exploits audacieux,  
Faut-il pas qu'on se persuade  
Que vous pouvez mieux qu'Encelade  
Prétendre au pillage des cieux.

Vostre langue n'est occupée  
Qu'à dire que les gens d'espée  
Vous suivent le bonnet au poing  
Et briguent votre bienveillance,  
Comme si vous et la vaillance  
Estiez battus à mesme coin.

Vous assurez que, sous vos armes,  
Betlangabor avecque larmes  
Reste sans couleur et sans pouls,  
Et que desjà sa tyrannie  
Creuse, dans la Transylvanie,  
Des lieux à s'y cacher de vous.

Vous voulez passez pour un foudre,  
Qui destruit, brise et met en poudre  
Les murs, les remparts et les tours;  
Cependant il est véritable  
Que vous estes moins redoutable  
Qu'un oison né depuis trois jours.

En quel lieu d'Asie ou d'Afrique  
A fait veoir vostre âme héroïque  
Que la guerre est son élément?  
Esclaircissez nostre ignorance;  
Il se parle de vous en France,  
Mais au cabaret seulement.

O que vous estes ridicule,  
D'asseurer que les faits d'Hercule  
Au prix des vostres ne sont rien!  
Ne vous donnez plus tant de gloire;  
Si nous devons croire à l'histoire,  
Ce demy-dieu vous valoit bien!

Moderez ce désir de guerre  
Qui, sur la mer et sur la terre,  
Vous fait défier le trépas.  
Vostre père est beaucoup plus sage ;  
Jamais il n'a mis en usage  
Couteau, que durant ses repas.

Tousjours cet homme débonnaire  
Du cruel nom de sanguinaire  
A dégouté sa vanité ;  
Le coutelas de sa ceinture  
Veut porter, dans la sépulture,  
La fleur de sa virginité.

---

ODE

Visage de démoniaque,  
Marchand d'ambre et de thériaque,  
Portrait de la témérité,  
Prodige du siècle où nous sommes,  
Tes malices ont mérité  
Qu'on te chasse du rang des hommes.

Jamais ton soing ne s'étudie  
Qu'à pratiquer la perfidie,  
Et ton cœur, dont la trahison  
A l'innocent tend ses cordages,  
Met le manteau de la raison  
Au devant de ses brigandages.

Le Ciel que si souvent tu jures,  
Pour autoriser les injures  
Que tu fais, sous ombre de foy,  
A celuy qui de toy se fie,  
Font veoir que n'avoir Dieu, ni loy,  
Est toute ta philosophie.

Tes caprices mélancoliques,  
Et tes querelles domestiques  
Ont fait que, d'un consentement,  
Tous les peuples de ce royaume  
T'ont déclaré fort justement  
Successeur de maistre Guillaume (1).

Les Parques, qui sçavent les choses  
Qui dans l'avenir sont encloses,  
Par un bourreau voyant tes jours  
Terminer sans miséricorde,  
De tes ans ont tramé le cours,  
Non pas de fil, mais bien de corde.

L'astre froid qui vit ta naissance  
Te vouloit oster la puissance  
D'avoir de la postérité,  
De peur que ta race féconde  
De fraude et d'infidélité  
Ne peuplast aussitost le monde.

Cependant, pour couvrir ta honte,  
Ta langue, à médire trop prompte,

(1) Maistre Guillaume était un des charlatans du Pont-Neuf. Quelques pamphlets politiques ont été écrits sous son nom.

A donné cours à des rumeurs  
Qui, d'une outrageuse licence,  
Blasment ta femme, dont les mœurs  
Sont un exemple à l'innocence.

Elle est si sage et si bien née,  
Et de tant de vertus ornée  
Qu'on ne la peut assez louer.  
Toy-mesme, l'auteur de son blasme,  
Es-tu pas contraint d'avouer  
Que ta gloire loge en son âme ?

Que si la chétive est contrainte  
De se lascher à quelque plainte,  
Voyant qu'amour et ses appas  
En son lit n'ont aucune place,  
Qui la condamne n'est-il pas,  
Comme toy, de marbre et de glace.

De voir que l'âge de ton père,  
Longtemps sur la terre prospère,  
Naissent tes plus grands déplaisirs,  
Dont sans fin tes sens tu travailles,  
Et tes exécrables désirs  
Font tous les jours ses funérailles.

Mais pour combler d'inquiétude  
Ton esprit, où l'ingratitude  
Veut qu'on luy dresse des autels,  
Ses ans passeront les limites  
Qui par l'arrest des immortels  
Sont à l'humanité prescrites.

Contre l'ordre de la nature  
Il doit faire ta sépulture,  
Pour ne ressentir point l'ennuy,  
Quand la mort blémira sa face,  
De laisser un fils après luy  
Qui puisse diffamer sa race.

---

## ÉPIGRAMME

Va, mon livret, et que rien ne t'arreste  
Montrer ta gloire à la postérité.  
Desjà la France une place t'appreste  
Au costé droit de l'immortalité.  
Qu'un sot rimeur, tant qu'il voudra, préfère  
Ses vers aux miens, si ne sçauroit-il faire  
Que l'Univers ne connoisse ton prix.  
Il ne se peut, mon enfant, que tu voyes  
Tes beaux pensers, hués des bons esprits,  
Servir jamais de simarre aux anchoyes.

---

## ÉPIGRAMME

Je suis malade et si n'ay point d'argent ;  
La mort me guette avecque le sergent.  
En cest estat dois-je pas avoir crainte  
Qu'un de ces jours j'auray pour ma maison,  
Si de pitié vostre âme n'est atteinte,  
L'un de ces deux, la tombe ou la prison.

## ÉPIGRAMME

Montauban, il ne faut pas  
Que la peur te persuade  
D'estre proche du trépas,  
Quoyque tu sois bien malade.  
Louys, qui régit le sort  
De ta vie et de ta mort,  
Ne va pas d'un pied si viste.  
Il ne veut, pour ceste fois,  
Que réduire tes abois  
A la chandelle bénite.

---

## ÉPIGRAMME

O que vous estes éblouis,  
D'oser attendre la tempeste  
Que la juste main de Louys  
Va lancer dessus vostre teste !  
Parpillots, vous estes tous morts,  
Quelque grands que soient les efforts  
De vostre folle résistance.  
Toutesfois vous aurez le choix  
De la corde de la potence,  
Ou du cordon de saint François.

---

## ÉPIGRAMME

Le peuple en veut à l'hérésie,  
Le prince à la rebellion.  
Parpillots, allez en Asie  
Redresser les murs d'Ilion.  
Vous pouvez, pour un tel voyage,  
Trousser desjà vostre bagage  
Et faire partir vos mulets.  
Que si vous ne changez de giste,  
La vertu de nos chapelets  
Vous fera plongeurs d'eau bénite.

---

## ODE

J'avois dit que le chien céleste  
Aujourd'huy feroit de son reste :  
N'est-ce pas estre bon devin ?  
Cet astre, je croy, s'intéresse  
Au gain des hostes, tant il presse  
Nostre soif d'achever leur vin.

Çà, combattons la violence,  
Avec ce vin, dont l'excellence  
Est pleine d'appas ravissans.  
Le nectar luy quitte sa gloire  
Et les dieux, pour en venir boire,  
Se travestissent en passans.



Je le veux pur et de la sorte  
Que la mère vigne le porte.  
L'eau m'incommode et me desplait.  
Il luy faut déclarer la guerre ;  
Elle assassine dans le verre  
Le bon Bacchus, tout dieu qu'il est.

Je désire, sur toutes choses,  
Garçon, que les portes soient closes  
A qui voudra parler à moy.  
Loin, bien loin, factions et brigues !  
Si la couronne a des intrigues,  
Laissons-les au conseil du Roy.

Mon ambitieuse espérance  
D'un des premiers honneurs de France  
Ne demande pas le brevet.  
Ma barque a le zéphyr en poupe,  
Tant que le flacon et la coupe  
Seront mes armes de chevet.

Quand un curieux me descouvre  
Les secrets importans du Louvre,  
Je condamne son entretien.  
De quelque façon qu'on gouverne,  
Pourvu que j'aïlle à la taverne,  
Il me semble que tout va bien.

Que le malheur nous accompagne,  
Et que la finesse d'Espagne  
Duppe nostre facilité,  
En dépit de ces labyrinthes,  
Mon esprit, à l'ombre des pintes,  
Trouvera sa tranquillité.

Qui boit bien morgue la fortune,  
Et des soins d'une âme commune  
Jamais ne se trouve saisi.  
Il rit au fort de sa disgrâce,  
Et sa constance fait qu'il passe  
Pour philosophe en cramoisi.

Nul trouble n'émeut son courage,  
Lorsque Mars, pour armer sa rage,  
Vient fouiller dans nos arsenacs,  
Et ne fait point mauvaise mine  
Pour la peste ou pour la famine,  
Que luy chantent les almanacs.

Mon cœur est un cœur de femelle ;  
Mais dès que le fils de Semele  
M'a suffisamment abreuvé,  
Je croy qu'à mes faits héroïques  
Le plus fameux preux des chroniques  
Doit céder le haut du pavé.

Mon orgueil bruit comme un tonnerre,  
Et n'est point de Roy sur la terre  
A qui je ne fasse un défi.  
Je tiens de si hautains langages,  
Qu'il semble que j'aye à mes gages  
Le prestre Jean et le Sophy.

Devant les gens dont la censure  
Veut qu'on boive avecque mesure,  
Je disparoy comme un lutin ;  
J'ayme à trinquer la tasse pleine,  
Et voudrois pouvoir, d'une haleine,  
Humer Octobre et saint Martin.

Je passe les nuits toutes nettes  
Dans les verres et les sornettes,  
Ivre et gay comme un menestrier,  
Et quand l'ombre destend ses voiles,  
Je sollicite les estoiles  
De prendre le vin de l'estrier.

Je puise au fond de la bouteille  
Des phrases à charmer l'oreille  
Des plus grands hommes de nos jours;  
Lorsque la vendange me pique,  
Il n'est perle de rhétorique  
Qui n'esclate dans mes discours.

Alors que la Mort ravissante  
Aura, de sa griffe puissante  
Saisi ma vieillesse au collet,  
Je veux qu'une vive sculpture  
Embellisse ma sépulture  
De l'image d'un gobelet.

---

#### ÉPIGRAMME

Trompeur, dont la sale avarice  
A fait jouer tous les ressorts  
De l'usure et de l'injustice,  
Pour accumuler des trésors;  
Je sçay que la mélancolie,  
Où ton âme est ensevelie,  
Vient de ce qu'un antheur escrit  
Que ta race fit des merveilles,  
Au grand péril de ses oreilles,  
A la prise de Jésus-Christ.

## ÉPIGRAMME

J'ay tort vraiment que je n'accoste  
Ces hermites dévotieux,  
Qui dans l'estroit chemin des cieux  
Courent incessamment la poste.  
Chère Paquette, assure-toy,  
Que si j'avois un grain de foy,  
Je te ferois de belle taille.  
On verroit transporter ailleurs  
Les Alpes que l'art des tailleurs  
Cache sous ton jacque-de-maille.

## SONNET

Philis, ceste beauté qui vous rend adorable,  
Du siècle où nous vivons est l'unique ornement.  
On ne la scauroit voir qu'avec l'estonnement  
Qu'apporte à nos esprits un objet admirable.  
Et bien que vous ayez un cœur inexorable,  
A qui de vos rigueurs on se plaint vainement,  
Sains craindre le malheur d'un triste événement,  
Le joug de vostre empire est à tous désirable.  
Quel homme est si grossier qu'il ne connoisse pas  
Que mourir pour vos yeux, est mourir d'un trépas  
Qui donne à nos désirs une gloire éternelle.  
Les dieux au firmament se plaignent de leur sort,  
Qui ne les a point faits de nature mortelle,  
Pour mourir comme nous d'une si belle mort.

## SONNET

Auprès du grand Henry, de qui les destinées  
Jusques à l'impossible ont porté les efforts,  
Sous l'espoir d'acquérir du nom et des trésors,  
J'ay passé de mes ans les plus belles journées !

A la fin les faveurs aux indignes données,  
L'envie ingénieuse à faire des rapports,  
La malice au dedans et l'amour au dehors,  
Ont mes ambitions de la cour destournées.

Retiré chez les miens, sans peine et sans désir,  
J'occupe maintenant mon honneste loisir,  
Après les actions où la vertu m'excite.

Apollon bien souvent m'appelle à son conseil  
Et me promet qu'enfin le bruit de mon mérite  
Fera le tour du monde, ainsi que le soleil.

## STANCES

POUR UNE DES PLUS MERVEILLEUSES BEAUTEZ  
DE FRANCE

Honneur, tyran des beaux désirs  
Et seul obstacle des plaisirs  
Dont l'espoir m'a l'âme charmée,  
Tousjours auras-tu des autels,  
Toy qui n'es rien qu'une fumée,  
A troubler l'aise des mortels ?

Peste fatale à mes amours,  
Qui te fait empescher le cours  
De mes aventures prospères ?  
Qu'heureux fut le siècle doré,  
Qui jamais du cœur de nos frères  
Ne vit ton pouvoir adoré !

Au commandement souverain  
Des loix escrites dans l'airain,  
Cet âge ne rendoit pas compte.  
Les dieux, qu'il eut pour ses amis,  
Vouloient que, sans blâme et sans honte,  
Tout ce qui plaisoit fust permis.

L'homme heureux autant qu'innocent,  
Libre des peines qu'on ressent  
Par les respects qu'on nous propose,  
De sa dame estoit favory,  
Et ce n'estoit que mesme chose  
D'estre amant et d'estre mary.

Honneur, tu vins soudain après  
Changer ces roses en cyprès,  
Par une si dure contrainte,  
Qu'en mourant on n'oseroit pas  
Alléger d'une seule plainte  
La cruauté de son trépas.

Mes douleurs me presseroient moins  
Si je pouvois rendre témoins  
Les âmes en qui je m'asseure.  
Leur bienveillance et leur conseil  
Pourroient servir à ma blessure.  
D'un fort salutaire appareil.

Mais les vœux superstitieux  
Dont je révère les beaux yeux  
Qui réduisent mon cœur en poudre,  
Croyent que dire ma langueur  
Est un crime pour qui la foudre  
N'auroit pas assez de rigueur.

Amarante, c'est le devoir  
Que je rends à votre pouvoir,  
Qui me fait ceste violence,  
Et qui, sans aucune mercy,  
Des noirs pensers de mon silence  
Se plaist à nourrir mon soucy.

L'or qui reluit en vos cheveux  
N'est-il pas digne que mes vœux  
S'obstinent contre ces tempestes ?  
Object à nul autre pareil ;  
A quels yeux est-ce que vous n'êtes  
Plus soleil que n'est le soleil ?

Dans les cavernes de ces monts,  
Je sollicite les démons  
A qui toute chose est possible,  
Pour voir si, malgré les jaloux,  
Ils pourroient me faire invisible  
A tout le monde, fors qu'à vous.

Si cet heur pouvoit m'avenir,  
Tousjours on me verroit tenir  
Auprès de vos jeunes merveilles,  
Adorer leurs rares thrésors  
Et baiser les roses vermeilles  
Que vos lèvres ont sur leurs bords.

Voilà quels furent les regrets  
Que Léandre, aux bois plus secrets,  
Proféroit d'une voix mourante.  
Partout les vents les ont portez,  
Fors qu'à l'oreille d'Amarante,  
De peur d'affliger ses beautez.

---

LES AMADIS AU ROY (1)

STANCES

Grand Prince, unique soin de Mars,  
Voicy les vainqueurs de hazards,  
Qui veulent vous avoir pour maistre  
De qui l'heur à la force joint  
Fait que la terre les croit estre  
Plus que les hommes ne sont point.

Leur bras tousjours victorieux,  
Comme un tonnerre furieux,  
Met en pièces quoy qu'il assaille;  
Il pave les plaines de morts,  
Et n'est ny rempart, ny muraille  
Qui ne soit verre à ses efforts.

L'honneur qui, de leur vanité,  
Est la seule divinité,

(1) Le ballet des Amadis a probablement été représenté en octobre 1615, aux fêtes données pour le mariage d'Élisabeth de France, sœur de Louis XIII, avec Philippe IV, roi d'Espagne, et pour l'entrée en France d'Anne d'Autriche, qui devoit épouser Louis XIII, le 25 décembre suivant.



En ceste feste les amène,  
Où leur valeur veut témoigner  
Qu'à sa puissance plus qu'humaine,  
Un monde est facile à gagner.

Avec quels effets merveilleux,  
A la honte des orgueilleux,  
N'y produiront-ils pas leur gloire;  
Estonnant l'incrédulité  
De ceux qui blasment leur histoire  
D'avoir trop peu de vérité !

Si vostre faveur luit sur eux,  
A tous vos désirs généreux  
Vous trouverez leurs forces prestes,  
Alors que les ans permettront  
Aux couronnes de vos conquestes  
D'estre l'ombre de vostre front.

Personne ne peut concevoir  
Combien il leur tarde de voir  
L'essay de vos premières armes,  
A qui le ciel a tant promis,  
Qu'il en fait respandre des larmes  
Aux mères de vos ennemis.

Croissez, grand Prince, et vous servez  
En vos desseins plus relevez,  
De leur inévitable espée,  
Dont l'univers, en ses deux bouts,  
Si pour vous elle est occupée,  
Entendra retentir les coups.

## URGANDE A LA REYNE (1)

## STANCES

Soleil de l'univers, Reyne, dont le mérite  
Le devoir des François nuit et jour sollicite  
D'honorer vostre nom de temples et de vœux,  
Par vous d'un heur si grand ce peuple a jouyssance,  
Qu'une juste douleur forcera nos neveux  
De reprocher aux dieux leur tardive naissance.

Ce démon tout voyant, par qui je sçay les choses,  
Que les fatalitez ont sagement encloses  
Dans les obscures nuicts des siècles à venir,  
Dès l'aimable orient de vostre belle enfance,  
Apprit à mon esprit que vous deviez tenir  
En vos puissantes mains le sceptre de la France.

Mesme que ce grand prince, en qui la France espère  
D'admirer vos vertus et celles de son père,  
Naistroit du chaste lit de vos saintes amours,  
Et qu'avant qu'il ait fait la moitié de la course  
Que la faveur du ciel a promise à ses jours,  
Il domptera le Nil et trouvera sa source.

Mais les prospéritez qui luy sont destinées,  
Du bienheureux succez de ces grands hyménées  
Qu'on célèbre aujourd'hui doivent toutes sortir,  
Et celuy qui ne donne une preuve visible  
De chérir ceste joye et de la ressentir,  
S'il n'a le cœur meschant, l'a-t-il pas insensible ?

(1) Marie de Médicis.

De moy, dont la pensée incessamment aspire  
A voir de jour en jour prospérer cest empire,  
Que je m'offre contente aux clartez de vos yeux,  
A qui je viens montrer le pouvoir de mes charmes,  
Que le soin de vous plaire a fait ambitieux  
D'establir en ce lieu le miracle des armes.

Pour jouyr de l'effect d'une si belle envie,  
Depuis mille ans entiers j'ay conservé la vie,  
Dans l'enclos d'une tour, à deux aventuriers,  
Deux Amours en la paix et deux Mars en la guerre,  
Sans qui verroit-on pas et myrthes et lauriers  
Refuser aux mortels de croistre sur la terre.

Les voicy, ces vainqueurs des hautes adventures,  
Qui viennent devant vous faire des sépultures  
A tous les curieux de leur bruit sans pareil.  
Qui leur veut résister ignore leurs vaillances,  
Et n'a pas, comme moy, veu souvent le soleil  
Craindre d'estre blessé des esclats de leurs lances.

La gloire des combats que je leur ai vus faire  
A bien desja remply l'un et l'autre hémisphère ;  
Mais si de vos beaux yeux ils ont un doux accueil,  
D'acquérir tant de bruit leur espoir fait son compte,  
Qu'Achille en rougira sous la nuict du cercueil,  
Si la palleur d'une ombre est capable de honte.

Une telle faveur pressera leur audace  
De soubmettre à vos loix les peuples de la Thrace,  
Que l'amour de Bellone a tousjours garantis,  
Et d'obliger les eaux de l'Euphrate et du Gange,  
Emportant leur tribut dans le sein de Thétis,  
De ne l'entretenir que de vostre louange.

## LES AMADIS A MADAME, SŒUR DU ROY (1)

## STANCES

Object de tout poinct accompli,  
Beauté, dont la gloire a remply  
Tant de bouches et tant d'oreilles,  
Le soleil, quand il fait son tour,  
Voit-il Prince que vos merveilles  
Ne rendent sensible à l'Amour ?

Cest astre qui jusqu'aujourd'huy  
N'a rien eu de semblable à luy,  
Ne veoit plus vos yeux qu'avec honte.  
Il en craint la comparaison,  
Et n'est point sans regret qu'il monte  
Tous les jours dessus l'horizon.

Le bruit de ces perfections  
A fait à nos ambitions  
Souhaitter vostre bienveillance.  
C'est bien hautement aspirer ;  
Mais qu'est-ce que nostre vaillance  
Ne doit point leur faire espérer.

Qui peut mieux attendre de vous  
Un accueil favorable et doux,  
Que nostre cœur qui vous adore,  
Et de qui les actes guerriers  
Ont, du Ponant jusqu'à l'Aurore,  
Planté des forests de lauriers.

(1) Élisabeth de France.

Si jamais nos armes ont mis  
La crainte au front des ennemis,  
Sçachez-le des peuples d'Espagne,  
Sur qui vos grandeurs vont régner,  
Ils n'ont ny fleuve, ny montagne  
Qui ne le puisse tesmoigner.

Que le Tage remply de morts  
Souvent, au bruit de nos efforts,  
A veu ses Nymphes estonnées !  
Et combien avons-nous de fois,  
De la hauteur des Pyrénées,  
Fait un théâtre à nos exploits !

Ceste valeur a mérité  
De servir la divinité  
De vostre vertu sans seconde,  
De qui les miracles sont tels,  
Qu'autant qu'il est d'âmes au monde,  
Autant possèdent-ils d'autels.

Puis le soin des fatalitez  
A ces parfaites qualitez  
Tant de bonheur a voulu joindre,  
Qu'il va faire éclairer vos yeux  
Sur un throsne qui n'est pas moindre  
Que le throsne de vos ayeux.

Face le ciel que tous vos jours  
S'y passent d'un paisible cours,  
Sans esprouver rien de contraire,  
Et que la terre, en sa rondeur,  
Ne puisse voir que vostre frère  
Qui s'égale à vostre grandeur.

## LA NUICT

## AU ROY, POUR UN BALLET

Monarque, à nul autre pareil,  
De qui la gloire est un soleil  
Qui perce l'ombre de mes voiles,  
Fais que de ta bonté les bras me soient ouverts :  
Es-tu pas obligé de chérir mes estoiles ?  
Elles t'ont destiné Roy de tout l'univers.

Puis, grand Prince, ne sais-tu pas  
Que je te garde les appas  
D'une douceur incomparable,  
Quand lassé d'attérer l'orgueil des ennemis,  
Tu viendras reposer dans le sein adorable  
De l'ange que l'Espagne à la France a promis ?

De ces légitimes plaisirs,  
Que je prépare à tes désirs,  
Il naistra des Mars en ta race,  
Qui d'un juste courroux leur courage allumans,  
Iront planter la croix sur les monts de la Thrace,  
Et tremper leur épée au sang des Othomans.

J'ay des conseils qui te mettront  
Autant de palmes sur le front  
Qu'il s'en trouvera sur la terre.  
Ils conduiront tes pas où l'on voit escumer  
L'eau qui, par sept canaux, semble porter la guerre,  
Et non pas le tribut au sceptre de la mer.

Ton père, ce fameux guerrier,  
 Ne moissonna jamais laurier  
 Que je n'imprime en ta mémoire.  
 Je remplirai ton cœur de soins ambitieux,  
 Et pour luy faire aymer les beautez de la gloire,  
 Je tiendrai leur image au-devant de tes yeux.

Je feray si bien concevoir  
 A ton admirable pouvoir  
 L'object d'une vie immortelle,  
 Que jusques sur les flots qui sont ensevelis  
 Dans l'effroyable horreur de mon ombre éternelle,  
 On verra ta valeur semer les fleurs de lys.

---

### VERS DE BALLET

#### POUR MONSIEUR DE MOMMORANCY

Les démons qui ne peuvent rien  
 Sur un sens qui, comme le mien,  
 Résiste aux créances communes,  
 Ne guident point icy mes pas ;  
 Beaux sujets de mes infortunes,  
 C'est la force de vos appas.

Ils sont mes tyrans et mes roys ;  
 Je vis comme il plaist à leurs loix ;  
 D'eux viennent mes ris et mes larmes.  
 Mon cœur aussi haut que les cieux,  
 N'a jamais connu d'autres charmes  
 Que les charmes de vos beaux yeux.

Ce sont eux qui m'ont faict changer  
Ma vie à celle d'un berger,  
Mais berger que l'ennuy dévore;  
En ce qu'à ses fidélitez  
Vous n'avez pas commis encore  
La garde de vos libertez.

Quoyque les précieux trésors  
Et de mon âme et de mon corps  
Soient d'un mérite inestimable,  
Vostre esprit n'en est point charmé;  
Ce que nature a fait aymable  
Le sort l'empesche d'estre aymé.

J'ay beau n'avoir point de pareil,  
De l'un jusqu'à l'autre soleil,  
J'ay beau vous rendre mes hommages,  
Vos rayons, plus jour que le jour,  
Sont en des éternels nuages  
Pour ma grâce et pour mon amour.

Il sied mal à vostre beauté  
D'exercer une cruauté  
Qui n'a ny raison ny limites;  
Ce qui console mes douleurs,  
C'est que tousjours les grands mérites  
Sont talonnez de grands malheurs.

O beautez, qui me captivez,  
Advouez que vous me devez  
De l'amour comme de l'estime!  
Au jugement des beaux esprits,  
Quelqu'un peut-il estre sans crime  
Du party de vostre mespris?



S'il plaist à vos divinitez  
D'arrester leurs vives clartez  
Sur les preuves de ma vaillance,  
Vous verrez s'il est quelque orgueil,  
A qui mon espée et ma lance  
Ne facent trouver le cercueil.

Mes exploits hardis et guerriers  
Couvrent ma teste de lauriers,  
Malgré toutes sortes d'obstacles,  
Et dans les plus sanglants hazards,  
Sçavent produire des miracles  
A faire rougir les Césars.

Ces chevaliers que l'univers  
A veu sous des climats divers  
Et sous des astres divers naistre,  
S'ils essayent ce que je puis,  
Diront que tout ce qu'on peut estre  
N'est rien sinon ce que je suis.

Quoyque des combats achevez  
Par leurs courages eslevez,  
Toute la terre soit ravie,  
Mon bras sera maistre du leur,  
Et peindra du sang de leur vie  
Les triumphes de ma valeur.

Mais eux tous seuls ne doivent pas  
Espérer d'un si beau trépas,  
La gloire à nul autre seconde.  
Mes coups, ministres de la mort,  
A tous les généreux du monde  
Préparent un semblable sort.

C'est afin que, restant icy  
Seul digne de vostre soucy,  
J'obtienne ce que je pourchasse,  
Et que l'heur qu'en vain j'ay tenté  
De pouvoir acquérir par grâce,  
M'arrive par nécessité.

---

VERS DE BALLET

C'EST L'AMOUR QUI PARLE :

Merveille adorable aux mortels,  
Reine, la plus digne d'autels,  
Qui jamais ait porté couronne,  
C'est à vos mérites divers  
Que je soubmets ce que me donne  
L'Empire de tout l'univers.

Après avoir dessous mes loix  
Fléchy l'orgueil des plus grands roys,  
Et dans leur cœur fait mille brèches,  
Je viens adorer vos genoux  
Et vous faire voir que mes flèches  
N'ont jamais vaincu que pour vous.

C'est pour vous que des plus grands cœurs  
Mes traits sont aujourd'huy vainqueurs,  
Et mon autorité si grande,  
Qu'il n'est si barbare fierté  
Qui, pour tout bien, ne me demande  
Des chaisnes pour sa liberté.

Trois princesses, dont la grandeur  
En l'universelle rondeur  
N'en connoist point qu'elle n'excède,  
A vos autels viennent jurer  
Qu'autre désir ne les possède  
Que celui de vous adorer.

Le bruit des trésors précieux,  
Dont le soin propice des cieux  
Pare votre cœur magnanime.  
Les a sçeu tellement ravir,  
Que leur beau jugement estime  
Que c'est régner de vous servir.

Faites, Princesse, que vos yeux  
Jettent un rayon gracieux  
Sur les offres de leur hommage,  
Et prennent en gré leur devoir;  
Pour ajouter à leur courage,  
Retranchez de votre pouvoir.

Aux pieds de vos divinitez  
Elles quittent leurs majestez,  
Et leur humilité profonde  
Ne tend plus qu'à vous tesmoigner  
Qu'elles vous estiment au monde  
Seule capable de régner.

Vostre prudence, qui voit tout  
Et qui tient la France debout,  
Malgré les démons de la guerre,  
Fait juger à tous les humains  
Qu'un fragile sceptre de verre  
Seroit de fer entre vos mains.

## L'AURORE AUX DAMES

## POUR UN BALLET

Beautez, pour qui le ciel n'a rien qui ne se plaise  
A sentir dans son cœur les blessures d'amour,  
Caressez vos amants, baisez-les à votre aise,  
Sans que vos douces nuits craignent plus mon retour.

Chères divinitez, c'est avec tant de honte  
Que j'ay de vos clartez les excès découverts,  
Qu'Apollon désormais peut bien faire son compte  
De venir sans Aurore éclairer l'univers.

Puisque votre lumière, à qui rien ne s'égale,  
Est un parfait miracle au jugement de tous,  
Comment la puis-je voir, sans craindre que Céphale  
Ne méprise la mienne et ne se donne à vous.

---

  
SUR LA MORT DU ROY

## HENRY LE GRAND

Doncques les Parques obstinées  
Ont changé nos plaisirs en deuil,  
Et fait arriver les journées  
Du grand Henry dans le cercueil.  
Donc cette valeur sans seconde,  
Ce Roy qui fit trembler le monde

De l'un jusques à l'autre bout,  
A fait, par sa fin déplorable,  
Voir qu'il n'est rien de perdurable  
Que sa gloire qui vit partout !

Son corps, que l'ire envenimée  
D'un monstre au sépulcre a reclus,  
A fait ainsi que la fumée  
Qui passe et que l'on ne voit plus.  
Il n'est plus tel qu'il souloit estre  
Quand des mutins il se fit maistre,  
Et que tout sanglant et poudreux  
Il renversoit dessus les herbes  
La vie et l'orgueil des superbes,  
Aux champs de Coutras et de Dreux.

O que la fortune des hommes  
Dépend d'un misérable sort !  
Les roys comme les moindres hommes  
Cedent aux forces de la mort.  
Mon Prince, le plus grand des Princes,  
Que jamais dessus nos provinces  
Le soleil ait veu commander,  
N'occupe que sept pieds de terre,  
Luy qui, par amour ou par guerre,  
La devoit toute posséder.

Prodige, l'horreur de nostre âge,  
De qui le cœur n'eut rien d'humain,  
Qui transporté d'ire et de rage,  
Contre sa vie armas ta main,  
Par quelles invisibles voyes  
Vins-tu de nos publiques joyes . . .

Oster l'espoir à nos désirs,  
Et par l'excès de ta manie  
Nous livrer à la tyrannie  
De tant de sanglants déplaisirs ?

Exécrable auteur de nos larmes,  
Maudite peste de l'enfer,  
Comment contre ce dieu des armes,  
Sans trembler, tournas-tu le fer ?  
Avec quel front et quelle audace,  
Soutins-tu les rais de sa face,  
Sur qui les cieus avoient permis  
Que tant de majesté fust peinte,  
Qu'elle seule glaçoit de crainte  
Les âmes de ses ennemis ?

Mais, ô rage au meurtre nourrie !  
Qu'on ne peut assez accuser,  
Sembloit-il pas qu'en ta furie  
Tout vouloit te favoriser,  
Et que ce Prince magnanime  
Estoit le complice du crime  
De ton dessein pernicieux ?  
Mon roy, pour rendre ta main sure  
Au coup mortel de ta blessure,  
De ton front détourna ses yeux.

Honte éternelle de nature,  
Dont le nom donne de l'effroy,  
Tu mis sous mesme sépulture  
Nostre bonheur et notre roy !  
Dieux, qui de vos palais célestes  
Vistes les atteintes funestes

Qui firent couler en deux lieux  
Le sang royal de nostre Alcide,  
Après un si noir parricide  
Devez-vous estre appelez dieux ?

Si de vous seuls on voit dépendre  
La fortune de cest Estat,  
Comment pouvez-vous vous défendre  
D'avoir permis cest attentat ?  
La vertu d'éternelle marque  
Qui reluisoit en ce monarque,  
Méritoit que vostre secours,  
Ainsy qu'un bouclier invisible,  
Empeschast que rien de nuisible  
Approchast jamais de ses jours.

C'est toutefois sans apparence  
Que je me porte à ce courroux,  
Et que sans nulle révérence,  
Grands dieux, je parle contre vous.  
En faveur d'un héros si digne  
Qu'eust peu vostre douceur insigne  
Faire de plus juste et de mieux,  
Puisque la terre estoit petite  
A la grandeur de son mérite,  
Que de le mettre dans vos cieux ?

Parmy vos grandeurs immortelles,  
Qui tousjours furent le support  
De ses légitimes querelles,  
Ses peines ont trouvé leur port.  
C'est là qu'il brave et qu'il provoque  
Le flux et reflux réciproque

De nos heurs et de nos tourments ;  
Sa fortune est si haut montée  
Qu'elle n'est plus à la portée  
Des injures des changements.

Assis là haut dessus la nue,  
Il voit nostre calamité,  
Qui par sa mort est parvenue  
Au delà de l'extrémité.  
Il voit la France désolée,  
Qui met dessus son mausolée  
Tout ce que la terre a de fleurs,  
Et qui, sans languir davantage  
Au deuil qu'elle a pour son partage,  
Voudroit se noyer dans les pleurs.

Mais cependant qu'elle s'afflige,  
Jusqu'à ne vouloir pas ouyr  
Ce qui la console et l'oblige  
De vivre et de se resjouir,  
Ce monarque, eslongné des peines  
Que traissent les choses humaines,  
Est dans un bonheur sans pareil.  
Rien ne le presse et ne l'ennuie,  
Et ses jours, sans nue et sans pluye,  
Luisent d'un éternel soleil.

Que si de quelque fascherie  
Son esprit ressent la rigueur,  
C'est de voir sa chère Marie  
Traisner son bel âge en langueur.  
Il est marry que les merveilles  
De tant de beautez nompareilles,



Qui de sa fameuse valeur  
Furent si chèrement prisées,  
Soient cruellement exposées  
Aux injures de la douleur.

Grande Reyne, calmez l'orage  
Par qui vos jours semblent des nuicts !  
C'est trop, pour un si grand courage,  
Céder à l'effort des ennuis.  
Songez, qu'estant comme vous estes  
Le saint remède des tempestes,  
On ne juge pas à propos  
Que vostre affliction souspire,  
A l'heure que de cest empire  
Vous devez fonder le repos.

Faites voir que les nuicts funèbres  
Qui sont dessus vostre horizon,  
N'ont point d'assez noires ténèbres  
Pour offusquer vostre raison.  
Faites voir qu'il est impossible  
Que vostre courage invincible  
Puisse jamais estre abattu,  
Et qu'en vostre âme belle et sainte  
Henry lascia la vive empreinte  
De son adorable vertu.

Tandis que nos soins favorables  
Travailleront pour vostre bien,  
Et comme démons secourables  
Veilleront pour vostre soutien,  
Et tandis que vos diligences  
Détruiront les intelligences

De ceux qui se sont resjouis  
De nos mauvaises destinées,  
L'insensible cours des années  
Croistra les forces de Louys.

Devant que la robe de Flore  
Par six fois nos champs ait couverts,  
Il n'est orgueil qui ne l'adore  
Comme le Mars de l'univers.  
Son bras aymé de la victoire  
Le remplira de tant de gloire  
Et d'un si général crédit,  
Qu'on accusera les oracles  
Qui luy promettent des miracles  
De n'en avoir pas assez dit.

---

#### ÉPITAPHE

Ton ombre n'est jamais lassée,  
Philis, de m'accuser à tort  
D'avoir banny, depuis ta mort,  
Ton image de ma pensée.  
L'amour, qui m'a soumis à toy,  
A trop de raison et de foy  
Pour estre digne de ce blasme :  
Quoy que puissent faire les cieux,  
Le feu qui luisoit dans tes yeux  
Bruslera tousjours dans mon âme.

## ÉPITAPHE DE L'ARÉTIN

Le temps, par qui tout se consume,  
Sous ceste pierre a mis le corps  
De l'Arétin, de qui la plume  
Blessa les vivants et les morts.  
Son encre noircit la mémoire  
Des monarques, de qui la gloire  
Estoit indigne du trépas ;  
Que s'il n'a pas contre Dieu mesme  
Vomy quelque horrible blasphème,  
C'est qu'il ne le cognoissoit pas.

---

  
TOMBEAU

Je devine pourquoy l'envie  
Des sœurs qui filent nos destins  
Dans un court nombre de matins  
A voulu resserrer ta vie.  
Cléon, ton mérite naissant,  
Qui d'heure en heure alloit croissant,  
A fait voir à ces homicides,  
Que tu ne pourrois pas mourrir,  
Si leurs ciseaux laissoient courir  
Tes ans jusqu'à l'âge des rides.

## STANCES

Les soins de qui je suis la proye,  
Ont, dans les excès de la joye,  
Assez tenu mes ennemis.  
Puissants flambeaux du ciel, qui mettez sur la terre  
Et la paix et la guerre,  
Quand viendra le bonheur que vous m'avez promis ?

Faut-il que la mélancolie,  
Où mon âme est ensevelie,  
Soit mon ordinaire entretien !  
Que ceux dont ma beauté fut l'ange tutélaire,  
N'ayment qu'à me déplaire,  
Et cherchent leur repos en la perte du mien.

Faut-il que mes jeunes années  
Soient incessamment talonnées  
D'une longue suite d'ennuis !  
Quoy, ne devrait-on pas respecter ma naissance,  
Et craindre la puissance  
Du Mars qui dans mes bras passe toutes les nuits ?

Il m'ayme, et cest amour m'oblige  
A croire que lorsqu'on m'afflige,  
On blesse l'honneur de ses loix.  
Qu'on ne l'irrite pas ! Quand sa tempeste gronde  
L'effroy saisit le monde  
Et les lauriers ont peur sur la teste des roys.

Quel devin m'eust osé prédire  
Qu'en ces lieux où tout semble rire,  
Le chagrin fascheroit mes sens !  
A mon heureux abord je creus que la malice  
Y perdrait l'injustice,  
Qui luy faict condamner les plaisirs innocens.

Je creus qu'une longue bonace  
M'y tiendrait loing de la menace  
De toutes matières de pleurs,  
Et qu'il ne régneroit, dans ceste belle plaine,  
Que des vents dont l'haleine  
Parfumeroit la terre et produiroit les fleurs.

Et cependant j'oy tousjours bruire  
Des aquilons prêts à détruire  
L'espoir de ma félicité.  
Mon calme les offense, et leur rage obstinée  
Déteste la journée  
Qui présente à mes yeux quelque sérénité.

O vous, de qui l'aigre censure  
Est sans raison et sans mesure,  
Jugez de moy plus sainement.  
Certes, vous le devez; mon cœur est la retraite  
De la vertu parfaite,  
Et qui la cherche ailleurs, la cherche vainement.

Examinez, mais sans envie,  
La prudence que, dans ma vie,  
Je fais divinement agir,  
Et si quelque justice en vos esprits habite,  
Ce que j'ay de mérite  
Confondra votre audace et vous fera rougir.

Mon oreille n'est jamais close  
 A ce que le devoir propose;  
 Je me règle par son conseil.  
**C'est faire ce qu'il faut, et celui qui demande**  
 Une vertu plus grande,  
**Il demande un flambeau plus grand que le soleil.**

Je suis incapable de blâme;  
 Les moindres grâces de mon âme  
 Sont des miracles apparens.  
**Le ciel vous punira; ma naissance l'espère.**  
 Je n'ay que luy de père,  
**Et s'il estoit sans dieux, je serois sans parens.**

Ma colère, en sa violence,  
 Préparoit à vostre insolence  
 Un nombre infiny de malheurs;  
**Mais le doux sentiment de la divine Aminte**  
 Tempéra cest absinte,  
**Et ma foudre s'abstint de venger mes douleurs.**



Ceste princesse est nompareille,  
 Et pourvu qu'elle me conseille,  
 Quoy qu'on fasse, je vaincray tout.  
**Sa conduite me sauve au milieu de l'orage,**  
 Et donne à mon courage  
**La force qu'il luy faut pour se tenir debout.**

Mon esprit ne songe qu'en elle;  
 Sa vertu me sert de modèle,  
 Et sa gloire est tout mon discours.  
**Le pouvoir qu'elle exerce est craint sans tyrannie,**  
 Et son prudent génie  
**Fait la meilleure part du bonheur de mes jours.**

Dieux ! qui protégez l'innocence,  
 Contre l'outrageuse licence  
 Qui règne parmy les humains,  
 Frappez mes ennemis ; brisez-les comme verre,  
 Et jamais le tonnerre  
 Avec tant de raison ne partit de vos mains.

Ainsi la parfaite Caliste,  
 Les yeux baignez et l'âme triste,  
 Passoit ses jours à s'affliger.  
 Les dieux qu'elle a soumis au pouvoir de ses charmes  
 En versèrent des larmes,  
 Et leur juste courroux promit de la venger

---

 ÉPIGRAMME

*Extraite du Recueil publié par Maynard, en 1633*

Pierre estime qu'il auroit tort  
 D'appréhender la sépulture,  
 Et que son livre est assez fort  
 Pour vivre autant que la nature.  
 Il dit qu'on n'admire que luy  
 Et que ses vers sont aujourd'huy  
 Les plus doux que la France lise.  
 Je pense que le confiseur,  
 Dont ils couvrent la marchandise,  
 Leur a donné ceste douceur.

EXTRAIT DU RECUEIL INTITULÉ :  
*POÉSIES CHOISIES DE MM. CORNEILLE,*  
*BENSERADE, etc.*

Paris. Sercy, 5 vol. in-12 (2<sup>m</sup>e vol., page 41).

---

LES MALHEURS DU MARIAGE

VIRELAY (1)

Les malheurs du mariage  
Troublent l'esprit le plus fort.  
Chacun sent, et fol et sage,  
Les malheurs du mariage.

Prétends-tu qu'un pucelage,  
Qui se perd d'un seul effort,  
Que les attraits d'un visage,  
Le maintien d'un droict corsage  
Puissent conserver la rage  
Qu'amour met dans le courage  
Des jeunes gens de ton âge ?  
Non ; ce feu s'esteint d'abord.

(1) Quoique signée *Menard*, cette pièce est bien certainement de *Maynard*, et par le style et par l'esprit.



Le remords est le partage  
D'un galand, qui sent plus fort  
Les malheurs du mariage.

L'espoir d'un grand héritage  
Qu'on a promis par accord,  
L'honneur d'un grand parentage,  
Le désir d'avoir lignage,  
Sont un si puissant ressort  
Que souvent on en soulage  
Les malheurs du mariage.

Mais ce qui fait qu'on enrage,  
C'est la peur du cocuage ;  
Quand on voit que tout l'abord  
Se fait dans le voisinage,  
L'on craint le laquais, le page ;  
Toutes choses font ombrage ;  
Tout donne mauvais présage ;  
Sous le nom de cousinage  
Se fait certain tripotage,  
Qui sent le maquerellage.  
Lors le poil devient plumage ;  
La voix se change en ramage,  
La maison en une cage ;  
On demeure sans support :  
Les malheurs du mariage  
Troublent l'esprit le plus fort.

Il faut croistre d'équipage ;  
Autrement l'esprit volage  
D'une femme vous outrage ;  
Elle crie, elle ravage,

Tout au feu, tout au pillage,  
Tout au sang, tout au carnage !  
Le mary tousjours a tort.  
Elle dit estre en servage,  
Qu'on la tient dans l'esclavage.  
Pour ne pas vivre en discord,  
Dans le crédit on s'engage :  
Les malheurs du mariage  
Troublent l'esprit le plus fort.

Il faut rogner l'apanage,  
Il faut vivre de rapport.  
Adieu la truffe au potage ;  
Adieu la glace au breuvage ;  
On ne connaît plus l'usage  
Du bon vin, ny du fromage,  
Et la soupe se partage  
Avec tous ceux du ménage.  
On a devant soy l'image,  
Quand on veille ou quand on dort,  
D'un sac ou bien d'un naufrage :  
Les malheurs du mariage  
Troublent l'esprit le plus fort.

De l'envoyer au village,  
De luy donner passeport,  
Jamais tel pèlerinage  
N'apporte que du dommage.  
Il faut finir ce transport,  
En un mot, en tout langage,  
Les malheurs du mariage  
Troublent l'esprit le plus fort.

L'espérance du veuvage,  
Dit un très-grand personnage,  
Quelquefois nous encourage ;  
Mais c'est un bien long ouvrage,  
Quand il finit par la mort.  
Répétons donc cet adage :  
Les malheurs du mariage  
Troublent l'esprit le plus fort.  
Chacun sent, et fol et sage,  
Les malheurs du mariage.

---

# VERS INÉDITS

DE MAYNARD

---

*Lorsqu'en 1846, M. de Labouïsse-Rochefort écrivit ses LETTRES SUR FRANÇOIS DE MAYNARD, il y inséra tout ce que les manuscrits de notre poète, dont il était possesseur, contenaient de remarquable en fait de vers inédits. Nous les réimprimons ici.*

*Les manuscrits de Maynard font aujourd'hui partie de la Bibliothèque de Toulouse. Ils consistent, outre les vers imprimés, en fragments informes, pensées pour la plupart traduites ou recueillies comme matériaux et brouillons de lettres.*

*M. Aug. Albert, secrétaire des Assemblées des Jeux Floraux, dont j'aime à reconnaître l'exquise obligeance, m'écrit à ce sujet :*

*« Quant aux manuscrits de la Bibliothèque, M. Ducos, qui les a consultés, n'y a trouvé*

*rien autre chose d'inédit que certaines poésies licencieuses que, pour l'honneur de notre toulousain, il lui vaudrait mieux n'avoir jamais composées. »*

P. B.

---

## ÉPIGRAMME

Les maîtres du gouvernement  
Ne veulent point ouvrir leurs coffres  
Pour récompenser dignement  
Les beaux sonnets que tu leur offres.

Pierre, ta vaisselle d'argent  
Deviendra de bois ou de terre,  
Et Paris n'a point de sergent  
Qui ne te déclare la guerre.

Dans tout l'éclat des fleurs-de-lis  
Les vers que Malherbe a polis  
Ont joui d'une haute estime.

On les prise encore aujourd'hui ;  
Mais la richesse de sa rime  
A mis la pauvreté chez lui.

---

  
ÉPIGRAMME

France, ne dis plus que Louis  
Soit le meilleur roi de la terre ;  
La triste paix dont tu jouis  
Te fait tous les maux de la guerre.

Le diable enlève tes deniers ;  
Le soldat te mange et te pille,  
Et tes héros sont prisonniers  
Dans les cachots de la Bastille (1).

Armand qui n'aime rien que soi,  
N'a pitié, prudence ni foi  
Et suffoque ceux qu'il embrasse ;

X... fuit et n'espère plus rien ;  
Nos maîtres ont l'âme si basse  
Qu'ils n'osent être gens de bien.

---

#### ÉPIGRAMME

Tu dis que je suis une dupe,  
Bien qu'on m'estime ingénieux,  
Et soutiens que l'art qui m'occupe  
Ne fut jamais pécunieux.

Pierre, ma fortune est petite ;  
Mais ne crois pas que je l'imité  
Pour avoir un meilleur pourpoint.

Ma bure méprise ta soye.  
J'aime les vers et ne veux point  
Faire de la fausse monnoye.

(1) Ces héros prisonniers sont MM. de Bassompierre et de Cramail. — Armand est le cardinal de Richelieu.

## A BALZAC

Le savoir n'est plus un lustre,  
Il sert de faste à nos jours,  
Et l'ignorance, au rebours,  
Est dans un lit à balustre.

Balzac, cet âge brutal  
Est d'un si mauvais métal  
Qu'il n'en fut jamais de pire,

Et s'il ne t'avoit porté,  
Je t'apprends que ma satire  
L'auroit rudement traité.

---

Ta parfaite éloquence a surpris tes rivaux,  
La Cour ne cherche plus que tes fameux travaux,  
Et malgré tes malheurs, l'Europe en est charmée ;  
Quoi qu'on en puisse dire, on n'en peut dire assez,  
Et je vois que ta plume ôte à la renommée  
Tout ce qu'elle a d'amour pour les siècles passés.

---



## QUATRAIN

*sur le testament du cardinal*

DE RICHELIEU

Voici le testament d'Armand de Richelieu,  
Que le siècle flatteur adora comme un Dieu.  
Je me trompe, lecteur, ce n'est que l'inventaire  
Des larcins qu'il a faits durant son ministère.

---

SUR L'ENVIE

FRAGMENT

Elle trouble en vain ma vie ;  
Mon cher ami, penses-tu  
Que pour appaiser l'envie,  
J'abandonne la vertu ?

---

ÉPIGRAMME

*Composée vers 1640*

Deux fourbes achevés qui règnent dans la guerre,  
Deux rois dont la faiblesse étonne l'univers,  
Un pape évaporé qui se pique de vers  
Font nager dans le sang la moitié de la terre.

## SONNET

Quels honneurs, cher ami, n'as-tu pas mérités ?  
Tu n'as pas atteint l'âge où l'homme est vraiment homme,  
Et déjà ton esprit a toutes les clartés  
Des premiers écrivains d'Athènes et de Rome.

Apollon me l'a dit : tu seras sans pareil  
En l'art qui nous apprend tant d'illustres mensonges.  
Il n'est point de savants dont le profond sommeil,  
Sur la fameuse roche, ait fait de plus beaux songes.

Timanthe, si tu vis autant que j'ai vécu,  
Tu verras à tes pieds le critique vaincu  
Applaudir à ta muse éloquente et fertile,

Et le siècle présent et tous ceux qui naîtront  
Ne seront jamais las d'admirer sur ton front  
La couronne d'Homère et celle de Virgile.

## SONNET.

Balzac, tes vers sont nonpareils (1),  
Mais s'il est vrai que tu désires  
De te régler sur mes conseils,  
Ne fais plus tant de panégyres.

(1) Il s'agit ici des vers latins que Balzac faisait fort beaux et de ses *Panégyriques* que l'on appelait alors des *Panégyres*.

Les Mécènes ont disparu,  
 Les héros sont devenus rares,  
 Et jamais siècle n'a paru  
 Si fertile en princes avarés.

Ne cherche qu'aux âges passés  
 Des noms dignes d'être encensés  
 Par ta muse forte et polie.

N'en déplaise à nos demi-dieux,  
 La vertu s'est ensevelie  
 Dans la tombe de leurs ayeux.



## SONNET

*Écrit par Maynard dans les derniers jours de  
 sa vie.*

La vie est un grand bien ; mais ce bien me tourmente.  
 Ma vieillesse m'accable et je crains de mourir.  
 Oh ! que j'ai de plaisir quand ma foiblesse augmente,  
 Puisqu'elle m'avertit qu'il est temps de mourir.

Les maux que je ressens et qui me font la guerre  
 Depuis que ma jeunesse a terminé son cours,  
 M'ont si bien détaché des objets de la terre,  
 Que je voudrais hâter la fuite de mes jours.

Quelque effroi que la Mort porte sur son visage,  
 Je veux en l'affrontant montrer que mon courage  
 N'est pas un ennemi qu'elle puisse ébranler.

Mais, que dis-je : ennemi ? je suis amoureux d'elle.  
Sans passer dans la tombe on ne sauroit aller  
A la belle demeure où la foi nous appelle.

---

## AUTRE SONNET

Qu'on ne m'accuse point de redouter la mort :  
La terreur qu'elle donne est juste et naturelle.  
Contre ce monstre affreux il n'est rien d'assez fort,  
Et le sauveur du monde a tremblé devant elle.

. . . . . (1).

Seigneur, en ce moment qui doit borner mes jours,  
Que deviendrai-je, hélas ! si tu ne me secours ?  
Dissipe les frayeurs qui naissent de mes crimes ;

Permetts-moi de prétendre à la gloire des cieux,  
Et la mort qui m'appelle au rang de ses victimes,  
Tout horrible qu'elle est, sera belle à mes yeux.

(1) Le second quatrain manque.

---

# RONDEAUX (1)

---

## RONDEAU I

### CONTRE UNE VIEILLE QUI PRÉTENDOIT A SON AMOUR

Je n'en veux point, et ta langue a beau dire  
Que j'ay causé le soin qui te deschire ;  
Tay-toy, Margot, ton visage est hideux ;  
Tu ne sçaurois vivre qu'un mois ou deux,  
Et l'on te croit une ombre qui respire.

N'espère pas de ton dernier martyre :  
Quand tu pourrois m'investir d'un empire  
Et couronner mes enfants et neveux,  
Je n'en veux point.

Change d'humeur, esvite ma satyre,  
Ne parle plus de baiser, ny de rire,  
Et donne au Ciel ton encens et tes vœux.  
Que te sert-il de peindre tes cheveux  
Et de te faire un visage de cire ?  
Je n'en veux point.

(1) M. de Labouisse, qui cite plusieurs de ces rondeaux dans ses *Lettres sur Maynard*, les croit inédits. J'en ai trouvé six imprimés dans le *Nouveau Recueil de divers Rondeaux*. Paris, Courbé, 1650, 2 parties en un vol. in-12. Ce sont ceux qui portent les N<sup>os</sup> I à VI.

## RONDEAU II

## CONTRE L'INGRATITUDE DU SIÈCLE

O siècle ingrat ! ô saison diffamée,  
Où la vertu pauvre et mésestimée  
Chez les puissants ne trouve que des croix !  
Eh quoy ! faut-il que mon luth et ma voix  
Ne gagnent rien qu'un peu de renommée ?

Toute ma force est déjà consumée.  
Adieu la cour que j'ai si fort aimée !  
Tu me contrains de mourir dans les bois,  
O siècle ingrat !

Mon épigramme innocente et limée,  
A des beautés dont la France est charmée.  
J'ay ravi Pinde et raffiné ses loix ;  
J'ay célébré les princes et les rois  
Et tu ne m'as payé que de fumée,  
O siècle ingrat !

---

## RONDEAU III

POUR MONSIEUR LE CARDINAL MAZARIN

Rends-nous la paix, dissipe nos tempestes,  
Nouveau ministre, et, selon nos requestes,  
Fay que le monde enfin demeure coy.  
Le peuple est paslé et de faim et d'effroy  
Et dans nos champs broute comme les bestes.

Puisque tu n'as que des bontés parfaites,  
Que le destin fait ce que tu souhaites  
Et que nostre heur ne despend que de toy,  
Rends-nous la paix.

Ne souffre plus que Mars trouble nos festes,  
Ne parle plus d'augmenter nos conquestes ;  
Donne un beau calme à l'enfance du roy,  
Et si tu veux te fixer dans l'employ  
Qui t'a soumis et nos biens et nos testes,  
Rends-nous la paix.

---

## RONDEAU IV

## SUR LE CARDINAL MAZARIN

En ce ministre on trouve le mérite  
D'un vieux Romain ; c'est un sage d'eslite.  
Gardons-le bien. Urbain nous l'a donné.  
Jamais prudent a-t-il mieux raisonné,  
Ni mieux tiré l'essence de Tacite ?

O qu'il est grand en tout ce qu'il médite !  
Pour ses projets l'Europe est trop petite.  
On ne voit rien de bas ni de borné  
En ce ministre.

Il veut berner le Persan et le Scythe  
Après avoir renversé la marmite  
De l'empereur et du roy basanné ;  
Peuple qui fus autrefois fortuné,  
Console-toy, le deffunt ressuscite  
En ce ministre (1).

(1) M. Labouïsse l'a imprimé comme il suit, d'après le  
manuscrit original :

En Mazarin on ne voit que mérite ;  
Et qui ne l'aime est un vrai Moscovite ;  
J'en suis ravi, j'en suis passionné.  
Jamais Romain n'a si bien raisonné :  
Il enchérit sur l'esprit de Tacite.



Est-il de bien que sa main ne débite,  
 Est-il d'écueil que ce nocher n'évite?  
 J'admire un sens qui n'a rien de borné  
 En Mazarin.

Peuple léger qu'un petit vent agite,  
 Monstre têtu chez qui la rage habite,  
 N'as-tu pas tort d'avoir si haut prôné  
 Que le conseil d'un fourbe raffiné  
 Trompe une femme et qu'Armand ressuscite  
 En Mazarin?

Cette variante me paraît bien supérieure, surtout à cause du trait final, à celle qui figure dans le Recueil de Rondeaux.

---

## RONDEAU V

### POUR UNE RÉCONCILIATION

Sept ans entiers ont grossi nostre histoire  
 Depuis le jour que la malice noire  
 D'un fou razé m'esloigna de ton cœur.  
 Comte, il est temps d'esteindre une rancœur  
 Qui rend mon nom horrible à ta mémoire.

Il faut noyer dans Garonne ou dans Loire  
 Le beau parler qui dit que pour ta gloire  
 Tu dois encor me payer de rigueur  
 Sept ans entiers.

Ma pauvre teste est plus blanche qu'yvoire,  
Mon rheume fait plus de bruit qu'une foire,  
Mon corps est foible et séché de langueur ;  
En ce déclin ay-je assez de vigueur,  
Pour différer d'aller en purgatoire  
Sept ans entiers?

---

## RONDEAU VI (1)

CONTRE UN IGNORANT QUI ENTREPRENOIT UN DOCTE

ESCRIVAIN

Balzac est rare au mestier de bien dire,  
Et les accords de sa fameuse lyre  
Peuvent charmer les tigres et les ours.  
Faut-il qu'un moine ignorant et rebours  
A tout propos (2) le morde et le déchire?

Il devrait estre exempt de la satyre.  
Les vrais sçavants que nostre siècle admire  
Avec raison ont honoré toujours  
Balzac.

(1) M. Labouïsse a publié ce Rondeau avec les variantes suivantes.

(2) *Variante* : Avec humeur.

Maigre bouffon qui fais seulement rire (1)  
 Les portefaix, tout ce que je désire,  
 Pour te punir de tes mauvais discours,  
 Est que ta muse aime les vieux atours  
 Et que jamais tu ne puisses écrire  
 Balzac (2).

---

 RONDEAU VII

A CITOIS (3)

J'ai trop bien dit, j'ai trop bien deviné  
 Que je serois enfin mal assigné  
 Sur ce Lorrain et son chien de domaine.  
 Qui ne s'attend qu'à l'argent de Lorraine,  
 Mon cher Citois, doit être mal dîné.

Si j'ai perdu ce que tu m'as donné,  
 De tes bontés au moins j'ai l'âme pleine.  
 Si j'ai ton cœur, je ne suis bien en peine :  
 J'ai trop.

Quelque autre iroit se noyer dans la Seine ;  
 Mais moi, je vois mon espérance vaine,  
 Sans murmurer et sans être étonné,  
 Je suis content et dans mes vœux borné  
 Non toutefois jusqu'à dire à la reine :  
 J'ai trop.

(1) *Variante* : Malgré Griffon, qui fait seulement rire.

(2) C'est-à-dire : écrire comme Balzac.

(3) Ce Rondeau et le suivant ne se trouvent que dans l'ouvrage de M. Labouïsse.

## RONDEAU VIII

Il n'est pas mort, il n'a que changé d'âge,  
Le cardinal, de quoi chacun enrage,  
Et sa maison en prend grand pasetemps.  
Maints chevaliers n'en sont pas trop contents ;  
Ains l'ont voulu mettre en pauvre équipage ;  
Mais sa faveur ravit son parentage,  
Et par ma foi, c'est encore leur temps.  
Il n'est pas mort !

Or nous l'avons forcé d'entrer en cage ;  
Il est en cour, l'éminent personnage,  
Pour y durer encor plus de vingt ans.  
Demandez voir à ces vieux importants ;  
Ils vous diront en leur piteux langage :  
Il n'est pas mort (1).

(1) M. Labouïsse dit qu'il recueille ce rondeau, peut-être un peu médiocre, seulement parce qu'il le croit dirigé contre Richelieu. — Quant à moi, je crois y voir l'embryon du rondeau suivant, publié, sans nom d'auteur, dans le Recueil de divers Rondeaux, et que je suis heureux de restituer à Maynard ; car il est excellent.

RONDEAU IX

SUR LA MORT D'UN FAVORY

Il est passé, il a plié bagage,  
Ce favory, dont c'est bien grand dommage  
Pour sa maison; c'est comme je l'entends,  
Car pour autrui maints hommes sont contents,  
En bonne foy, de n'en voir que l'image.

Sous sa faveur s'enrichit son lignage  
Par les grands dons et par le mariage;  
Mais aujourd'hui ce n'en est plus le temps,  
Il est passé.

Or parlerons sans crainte d'estre en cage;  
Il est en plomb, l'éminent personnage  
Qui de nos maux a ri plus de vingt ans.  
Le roy de bronze (1) en eut le passe-temps,  
Quand sur le pont à tout son attelage  
Il est passé.

(1) La statue d'Henri IV, sur le terre-plein du Pont-Neuf.

FIN.

# TABLE

## DES MATIÈRES

---

	Pages
POÉSIES DIVERSES DE MAYNARD . . . . .	1
VERS EXTRAITS DU PARNASSE DES PLUS EXCEL- LENTS POÈTES DE CE TEMPS . . . . .	id.
Regrets d'une grande dame : <i>Il faut que, par mes cris, je rompe mon silence</i> . . . . .	id.
Stances sur le mesme subject : <i>L'on ne s'attende point de veoir jamais finir</i> . . . . .	5
Sur la mort de l'excellent sculpteur Pilon : <i>Pilon, l'injustice des cieux</i> . . . . .	8
En faveur de Franciane, stances : <i>N'ay-je pas subject de blasmer</i> . . . . .	id.
Chanson : <i>Bien que mes yeux brûlent mon âme.</i>	9
— <i>N'est-ce pas trop de cruauté</i> . . . . .	10
VERS EXTRAITS DU SÉJOUR DES MUSES, OU DE LA CRESME DES BONS VERS . . . . .	11
Assurance de fermeté, stances : <i>Que la fin de ce jour soit la fin de ma vie</i> . . . . .	id.
Plainte d'inconstance, stances : <i>Florize, qui de- vez croire</i> . . . . .	13
Stances aux dames : <i>Beutez, plus divines qu'hu- maines</i> . . . . .	15
Épigramme : <i>Icy gist, au teint de mégère</i> . . . . .	17

	Pages
Sonnet : <i>A quoy sert, dites-moy, la royale fa-</i> <i>brique . . . . .</i>	17
— <i>Demeure encore au lict, belle et pom-</i> <i>peuse Aurore . . . . .</i>	18
— <i>Rochers, par qui ce bois est si fort so-</i> <i>litaire . . . . .</i>	19
Stances pour une absence : <i>L'ennuy que depuis</i> <i>le moment . . . . .</i>	id.
— <i>Doncques le ciel inexorable . . . . .</i>	23
VERS EXTRAITS DU CABINET SATYRIQUE, OU RECUEIL PARFAICT DES VERS PICQUANS ET GAILLARDS DE CE TEMPS . . . . .	26
Épigramme : <i>Lise, à qui mes désirs firent jadis</i> <i>hommage . . . . .</i>	id.
— <i>Durant le jour, Lise n'a point. . .</i>	id.
Pour un mauvais poëte : <i>Rimeur à l'esprit de</i> <i>travers . . . . .</i>	27
Tombeau de deux bossus : <i>A pleines mains,</i> <i>verse roses et lys . . . . .</i>	id.
Tombeau : <i>Cy gist qui faisoit le mauvais . . .</i>	id.
PIÈCES EXTRAITES DU RECUEIL DES PLUS BEAUX VERS DE MM. DE MALHERBE, RA- CAN, etc. . . . .	28
Au roy Henry le Grand, ode : <i>Henry, la gloire</i> <i>des hommes . . . . .</i>	id.
Épigramme : <i>Grand roy, qui fais ouyr partout.</i>	38
— <i>Louys est un jeune lyon . . . . .</i>	39
— <i>Mon grand Duc, il faut que l'on</i> <i>croye . . . . .</i>	id.
— <i>Ce jour que l'an se renouvelle . .</i>	40
— <i>Comte, puisque tu fais conte . . .</i>	id.

	Pages
Sonnet, à Monsieur de Malherbe : <i>C'est avecque tant d'art, Malherbe, que tu ranges . . . . .</i>	41
Épigramme : <i>En ce rare traité des armes . . . . .</i>	<i>id.</i>
Ode : <i>Puissant protecteur de mes vers . . . . .</i>	42
Ode, à Monsieur de Racan : <i>L'hyver, à qui la glace . . . . .</i>	44
Ode : <i>Dieux ! que ne souffré-je pas . . . . .</i>	52
— <i>O ! que je suis estonné . . . . .</i>	53
— <i>Laisse ma naissance et mon sang . . . . .</i>	54
Épigramme : <i>Dites-moy, petite bossue . . . . .</i>	56
Stances contre les huguenots : <i>Tandis qu'un vain espoir flatte vos infortunes . . . . .</i>	<i>id.</i>
Épigramme : <i>Monsieur, qui portez un mortier . . . . .</i>	57
— <i>Nymphé menteuse et véritable . . . . .</i>	<i>id.</i>
— <i>Beauté, dont je me ris, quand on dit que l'amour . . . . .</i>	58
Stances : <i>Quel démon, tyran de mes joyes . . . . .</i>	<i>id.</i>
Épigramme : <i>Pierre esgale aux plus basses herbes . . . . .</i>	59
— <i>Ma Nymphé est aujourd'huy si vaine . . . . .</i>	60
— <i>Le coq chante depuis une heure . . . . .</i>	<i>id.</i>
— <i>Depuis quatorze ans, je despense . . . . .</i>	61
— <i>Tes yeux ne seront plus mes roys . . . . .</i>	<i>id.</i>
— <i>Jamais les astres n'ont tasché . . . . .</i>	62
Chanson : <i>Par quelle si noire licence . . . . .</i>	<i>id.</i>
Ode : <i>J'avois bien dit que tes appas . . . . .</i>	64
— <i>Beauté digne d'un empire . . . . .</i>	66
Épigramme : <i>Vostre noblesse est mince . . . . .</i>	68
— <i>Sans doute en vos mains on a mis . . . . .</i>	<i>id.</i>
— <i>Et bien, Jean, la malice noire . . . . .</i>	69
— <i>Assouvissions nostre envie . . . . .</i>	<i>id.</i>



	Pages
Épigramme : <i>La gloire est sur le point de rendre.</i>	70
— <i>Pierre, tes importuns discours . . .</i>	id.
— <i>Le grand ventre de la nature . . .</i>	71
— <i>Ton esprit jaloux est si prompt . .</i>	id.
Ode. Le soldat : <i>A voir l'orgueil de vos mous-</i> <i>taches . . . . .</i>	72
— <i>Visage de démoniaque . . . . .</i>	74
Épigramme : <i>Va, mon livret, et que rien ne</i> <i>t'arreste . . . . .</i>	77
— <i>Je suis malade et si n'ay point</i> <i>d'argent . . . . .</i>	id.
— <i>Montauban, il ne faut pas . . . .</i>	78
— <i>O que vous êtes éblouis . . . . .</i>	id.
— <i>Le peuple en veut à l'hérésie . . .</i>	79
Ode : <i>J'avois dit que le chien céleste . . . . .</i>	id.
Épigramme : <i>Trompeur, dont la sale avarice . .</i>	82
— <i>J'ay tort vraiment que je n'accoste.</i>	83
Sonnet : <i>Philis, ceste beauté qui vous rend ado-</i> <i>rable . . . . .</i>	id.
— <i>Auprès du grand Henry, de qui les</i> <i>destinées . . . . .</i>	84
Stances : <i>Honneur, tyran des beaux désirs . . .</i>	id.
Les Amadis au Roy, stances : <i>Grand Prince,</i> <i>unique soin de Mars . . . . .</i>	87
Urgande à la Reyne, stances : <i>Soleil de l'uni-</i> <i>vers, Reyne, dont le mérite . . . . .</i>	89
Les Amadis à Madame, sœur du Roy, stances : <i>Object de tout poinct accompli . . . . .</i>	91
La Nuit, au Roy, pour un ballet : <i>Monarque, à</i> <i>nul autre pareil . . . . .</i>	93
Vers de ballet, pour Monsieur de Mommorancy : <i>Les démons qui ne peuvent rien . . . . .</i>	94

	Pages
Vers de ballet : <i>Merveille adorable aux mortels.</i>	97
L'Aurore aux dames, pour un ballet : <i>Beautez, pour qui le ciel n'a rien qui ne se plaise . .</i>	99
Sur la mort du Roy Henry le Grand : <i>Doncques les Parques obstinées . . . . .</i>	<i>id.</i>
Építaphe : <i>Ton ombre n'est jamais lassée . . .</i>	105
Építaphe de l'Arétin : <i>Le temps, par qui tout se consume . . . . .</i>	106
Tombeau : <i>Je devine pourquoi l'envie . . . . .</i>	<i>id.</i>
Stances : <i>Les soins de qui je suis la proye . .</i>	107
Épigramme : <i>Pierre estime qu'il auroit tort . .</i>	110
EXTRAIT DU RECUEIL INTITULÉ : POÉSIES CHOI-	
SIES DE MM. CORNEILLE, BENSERADE, etc. . . . .	
Les Malheurs du mariage, virelay : <i>Les mal- heurs du mariage . . . . .</i>	<i>id.</i>
VERS INÉDITS DE MAYNARD . . . . .	
Épigramme : <i>Les maîtres du gouvernement . . .</i>	117
— <i>France, ne dis plus que Louis . . .</i>	<i>id.</i>
— <i>Tu dis que je suis une dupe . . .</i>	118
A Balzac : <i>Le savoir n'est plus un lustre . . .</i>	119
— <i>Ta parfaite éloquence a surpris tes rivaux . . . . .</i>	<i>id.</i>
Quatrain, sur le testament du cardinal de Riche- lieu : <i>Voici le testament d'Armand de Riche- lieu . . . . .</i>	120
Sur l'envie, fragment : <i>Elle trouble en vain ma vie . . . . .</i>	<i>id.</i>
Épigramme : <i>Deux fourbes achevés qui règnent dans la guerre . . . . .</i>	<i>id.</i>
Sonnet : <i>Quels honneurs, cher ami, n'as-tu pas mérités . . . . .</i>	121
— <i>Balzac, tes vers sont nonpareils . . .</i>	<i>id.</i>

	Pages
Sonnet : <i>La vie est un grand bien; mais ce bien me tourmente . . . . .</i>	122
— <i>Qu'on ne m'accuse point de redouter la mort . . . . .</i>	123
Rondeau I : <i>Je n'en veux point, et ta langue a beau dire . . . . .</i>	124
— II : <i>O siècle ingrat ! ô saison diffamée.</i>	125
— III : <i>Rends-nous la paix, dissipe nos tempestes . . . . .</i>	126
— IV : <i>En ce ministre on trouve le mé- rite . . . . .</i>	127
— V : <i>Sept ans entiers ont grossi nostre histoire . . . . .</i>	128
— VI : <i>Balzac est rare au mestier de bien dire . . . . .</i>	129
— VII : <i>J'ai trop bien dit, j'ai trop bien deviné . . . . .</i>	130
— VIII : <i>Il n'est pas mort, il n'a que changé d'âge . . . . .</i>	131
— IX : <i>Il est passé, il a plié bagage . .</i>	132

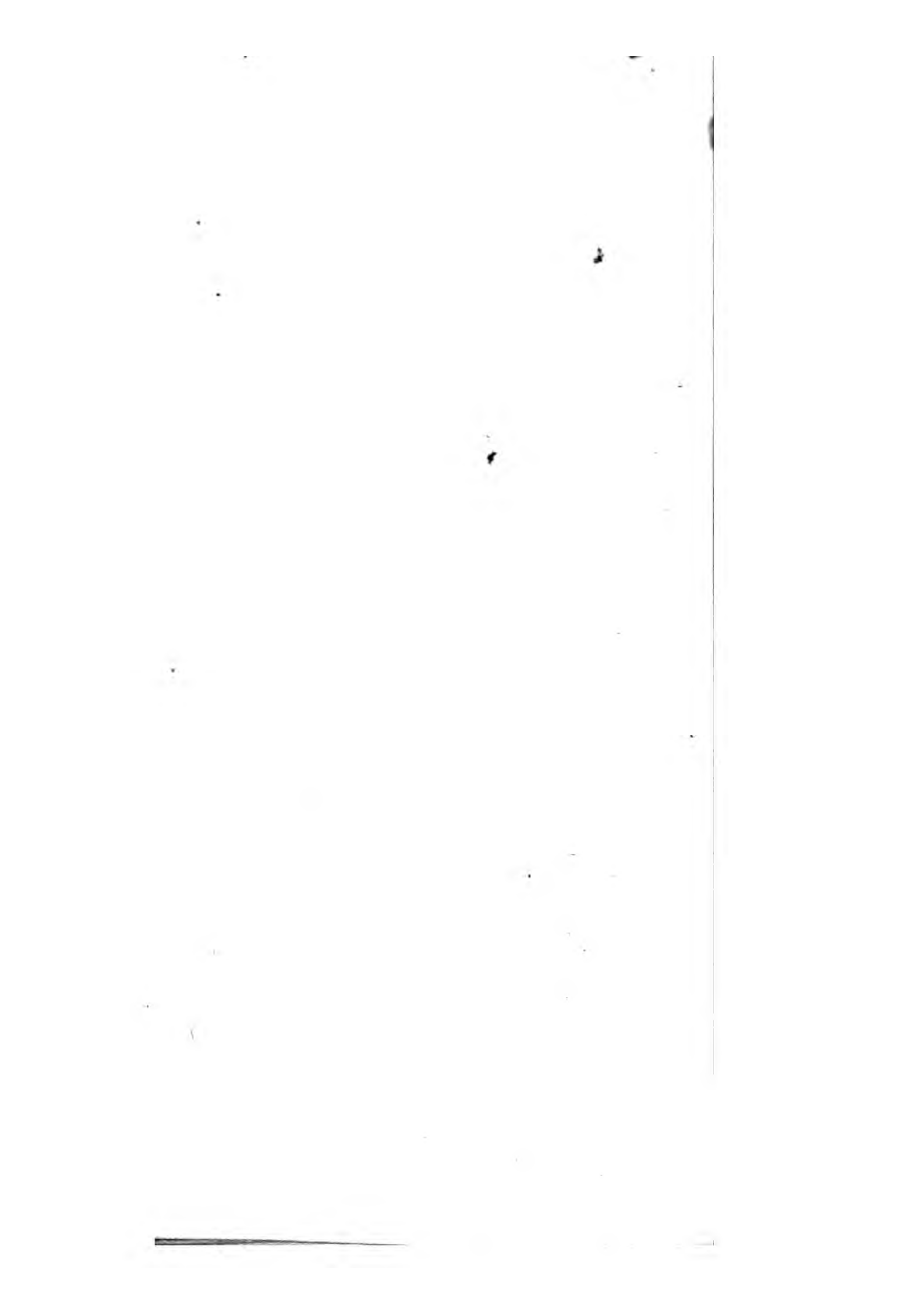


Manoir de Prou

29. 1. 92

[ZAH]





Re b'd S. Holliday

1/99







